

Le grand ordinaire

Un film de Mathieu Kiefer

Produit par Synaps Collectif Audiovisuel et Ciné 2000

Scénario

V2 / 28/05/2017

Séquence 1

Plan fixe et large sur une maison. Banlieue pavillonnaire, campagne périurbaine, monoculture sans relief à perte de vue. Image en très haute définition, tons pastels et douceur.

Silence de la route, bruit du vent léger dans les haies. C'est tout juste si, au loin, on entend des voitures sur la route fréquentée la plus proche.



La maison où j'ai grandi, à Villariès

Disparition du silence/vent in. Apparition progressive d'une ambiance sonore : bruit d'assiettes, casserole qui mijote, télé en fond.

Voix off : "1998. J'ai 13 ans. Maman a fait un gratin de pâtes avec des escalopes panées. C'est la fête. En plus c'est le plat préféré de ma sœur. Maman m'appelle pour que je vienne manger. Pour ma part, depuis cinq minutes, peut-être dix, je donne des coups de bassin sur les deux angles de mon bureau. En cadence. Un angle après l'autre. Par série de 5. L'enjeu : l'espace entre le bureau et le mur, et les petites cales en papier que j'y ai glissées. Est-ce assez appuyé ou pas? L'idée que ce soit trop appuyé me provoque une drôle de sensation dans le ventre. L'idée que ça ne le soit pas assez, tout autant. Impossible de terminer les séries de coups. Je recommence sans cesse, car j'ai l'impression de faire des erreurs dans mes énumérations. Je ne me sens pas bien. Alors je continue à frapper le bureau avec mon bassin."

En parallèle de la voix off, le réalisme de l'ambiance sonore a cédé sa place à une partition extrêmement rythmée, façon musique minimaliste répétitive. La casserole mijote au premier plan, écrasant l'espace sonore. La télé est désormais éteinte. Et des dizaines d'assiettes s'entrechoquent dans un ballet sonore mécanique, précis, obéissant à une règle invariable et implacable que l'on est pourtant bien en peine de décrire. Une voix de femme lointaine semble appeler, s'agacer, sans qu'on parvienne à discerner des mots.

Le plan sur la maison cède la place au noir.

Voix off : « 2014, j'ai 28 ans. Il y a pas longtemps, on a vidé la maison. Même si je l'avais quitté il y a déjà quelques années. Là, on l'a vendue. Du coup j'ai été amené à enlever le bureau. J'ai aussi enlevé les petites cales qu'il y avait entre lui et le mur. Derrière chacune d'elles, un trou, d'environ 1 cm de profondeur. Creusé. A force. Comme avec un burin. »

Séquence 2

Silence.

Image extraites d'archives familiales, esthétique VHS ou super 8. Gros plan sur une cheminée où un imposant feu crépite.

Voix off : "A la maison, on a une cheminée. Sans insert. Le cul à côté, tu te prends parfois des petits éclats de braises, mais c'est le risque à courir pour avoir bien chaud au dos. Le tapis devant est constellé de ces petites braises venues s'écraser sur lui, et s'étant éteinte, non sans faire un petit cratère autour d'elles. A côté de la cheminée, la télé. On la regarde pas mal. Tous les quatre. Mon père, ma mère, ma sœur et moi. On fait des blagues, on papote, on débat et parfois ma sœur et moi on a droit à un verre de gaillac perlé. C'est cool. Un jour, en regardant la télé, je vois une émission criarde et dégueulasse où des toqués astiquent leurs cuisines compulsivement, et je comprends que j'ai ça en moi. J'en parle aux parents. Ils me prennent au sérieux, me rassurent, mais me demandent néanmoins d'arrêter de me faire des nœuds à la tête. Lové dans notre amour, je m'en remets à eux. Et puis j'ai des bonnes notes à l'école. Mon équilibre tient, notre équilibre tient."

Séquence 3

Des photos se succèdent. Occupant tout l'écran. Elles défilent au rythme des époques qu'elles illustrent, comme on feuillette un album photo. Sur certaines photos, le défilé d'images marque un temps d'arrêt. C'est alors la voix off qui intervient. Une création sonore fait défiler les époques, là-aussi, comme si on "feuilletait" des souvenirs sonores.



École de Villariés, 1990

Au son, une cour de récré avec des enfants qui piaillent et jouent.

Voix off : "Marcher, dessiner, jouer, lire, écrire, penser, vivre en société. J'apprends. Puis, à un moment, je sais plus quand, je découvre de nouvelles matières : l'angoisse et le spleen. Et je me révèle doué avec elles."



Au son, des enfants, plus nombreux. Des voix d'animateurs. Ambiance d'une colonie de vacances.

Voix off : "Je suis pas souple. Loin de chez moi, je panique. Certes, je m'amuse avec les autres. Mais mon petit monde est replié sur lui. Les coutures de mes vêtements sous les aisselles. Les objets auxquels je tiens et que je nique à force de les toucher. La porte de mon placard. Les caractéristiques techniques du jouet que je veux à Noël. Des boucles."



Au son, dans la rumeur, les voix des garçons se font plus graves. Cour de récré de collègue. Le naturalisme des ambiances "se grippe" progressivement. Comme dans un morceau de breakcore mais qui se construirait sans souci de la musicalité ou du rythme, on perçoit des ruptures, de brèves et brutales pauses et autres "retours et avances rapides". S'enclenche une mutation vers une abstraction, permettant l'intrusion d'éléments irréels (retour de sons de la séquence 1, cheminée qui crépite, sons abstraits...). Toujours est-il que quand un son se répète, il le fait cinq fois, puis la partition retrouve - un temps - sa "marche normale".

Voix off : "En 3ème, je suis brièvement emmerdé par des gars violents de mon collègue. Terrorisé, je passe plusieurs semaines à jouer à un seul niveau d'un seul et même jeu vidéo. La même partie, les mêmes figures, le même score. Et quand je veux quitter la pièce où je joue, je dois tendre mon doigt à 5 reprises vers l'ampoule éteinte en récitant à haute voix. Comme une baguette magique. Sinon, je ne suis pas sûr d'avoir éteint."



En suivant le fil de la partition installée précédemment, la rumeur de collègue s'estompe et laisse place à des bruits de mobylettes, de feuilles à rouler et de briquet. Une basse bourdonnante fait son apparition. Une voix lointaine qui compte jusqu'à 5, avec différents tons (énervés, calmes, murmures) s'installe elle-aussi progressivement.

Voix off : "J'ai un copain dont la moto a brûlé alors qu'il en faisait le plein. Et il a été blessé gravement. Je me mets à galérer de plus en plus à fermer le réservoir de mon cyclo. Impossible de me prouver que le bouchon est bien vissé. J'ouvre et ferme sans cesse. Selon les désormais routinières règles du chiffre 5. J'abîme le pas de vis du bouchon. J'en ai les larmes aux yeux parfois quand je suis fatigué. Et je n'en parle à personne."



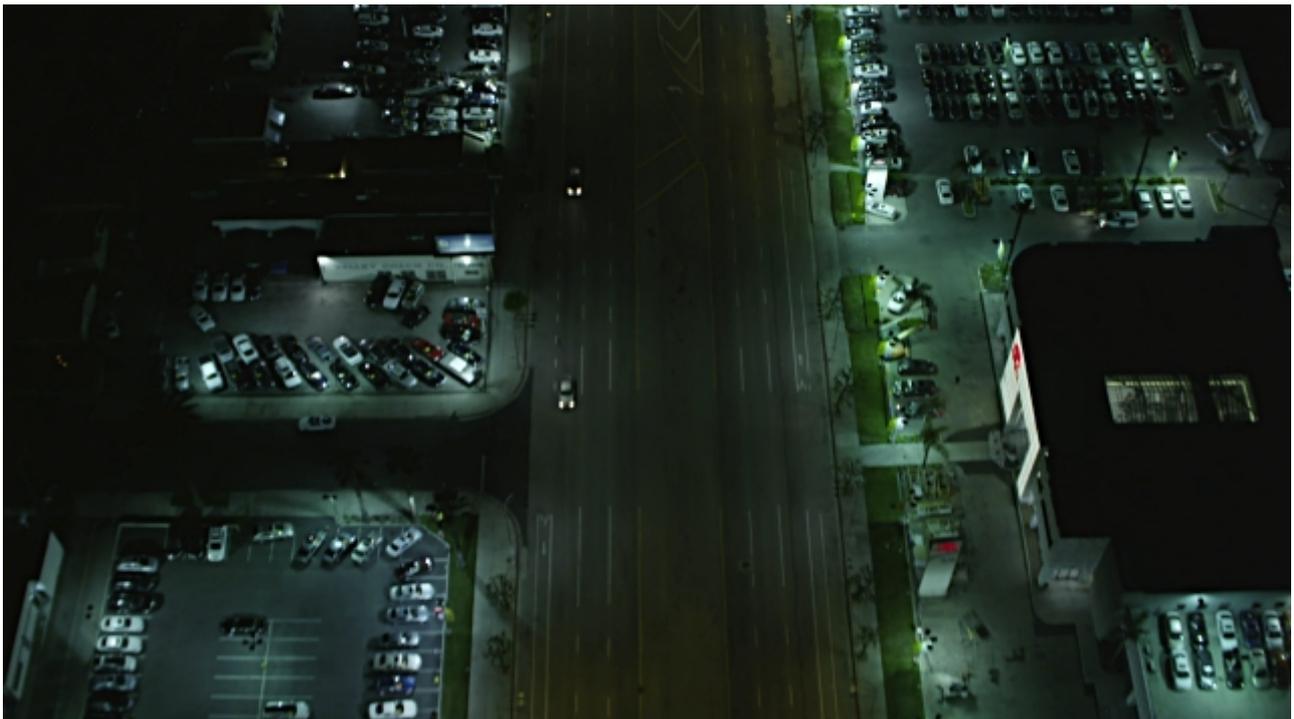
La partition reste, les ingrédients changent : rumeur d'un supermarché en plein effervescence. Jour de soldes, annonces au micro, dance dégueulasse et bip de la caisse. Les différentes voix qui énumèrent autour du chiffre 5 et la nappe bourdonnante se superposent maintenant dans un maelstrom puissant et angoissant .

Voix off : "Dans le rayon où je vends des téléviseurs, je compte et recompte toutes mes actions. Toujours par lot de cinq. Ou dix. Pourvu que ça reste un multiple de cinq. Je dois trier, archiver tout ce qui se passe autour de moi. Sinon, le feu de l'angoisse me brûle les tripes. Je compte et recompte, récite dans ma tête, enchaîne les obsessions, marmonne et mets la réalité en équation. Je me sens absent."

Noir. Un temps.

Nuit. Silence total.

Plan filmé depuis un drone où l'on voit un homme seul sur un parking se rendre jusqu'à son véhicule. L'ouvrir, puis y rentrer.



Voix off : "J'attrape le volant, fermement, furieusement. J'aimerais pleurer mais n'y arrive pas. J'attrape ma tête entre mes mains et la secoue d'avant en arrière. Comme pour enlever de l'eau coincée dans l'oreille, à la piscine. Il n'y a rien qui sort. Je hurle de toutes mes forces. Je me calme. Les obsessions reprennent. Puis je rentre à la maison. Ça va bien finir par passer."

Le véhicule démarre, et la voiture quitte le cadre.

Séquence 4

Gare de Marseille. Nuit.

Mecs qui zonent. Lumière de la ville qui ne laissent que peu de place à l'obscurité. Personnes qui boivent des coups. Bagnoles de flics trop pressées pour être honnêtes. Épicerie de nuit qui donnent soif. Bruits de bagnoles et mecs qui gueulent au loin. Le petit bonhomme qui passe au vert. Images furtives simplement destinées à introduire ce qui suit, comme un décorum.

Trois jeunes mecs qui attendent un bus dans la gare. Plan large sur les trois.



Trois mecs rencontrés durant les repérages

Ils s'adressent à l'équipe de tournage, retranchée et regroupée derrière la caméra. Ainsi ils ne cherchent pas du regard, mais fixent un point : nous.

Qu'est-ce qu'on cherche? nous demandent-ils. A rencontrer des gens, et à leur demander comment ils vont.

Ok.

Eux nous parlent de sape, du lycée, de meufs, de bédos. Que c'est pas évident la vie, mais qu'il faut se bouger le cul pour s'en sortir. Des platitudes, d'abord, de celles qu'on dit à un inconnu quand on papote. De tout, de rien.

Aucune intervention de notre part ne vient les couper en court de phrase. On les laisse dérouler. Quand on les relance, c'est après un silence long, ce qui permettra de couper questions et relances au montage. Sans pied, la caméra est pourtant assez fixe. Le cadre est large.

Puis, quand l'un d'eux s'attarde sur le bédos justement, le cadre se serre autour de son visage, toujours assez fixe. Seul un plan sur lui, large et silencieux, où il est immobile, vient parfois ponctuer la scène au montage.

Le bédouin, il a dû arrêter il y a peu. Il aimait ça pourtant, c'est pas la question. Mais bon, ça l'isolait, il le sentait. Ça le coupait du reste de sa famille, des autres, de toute envie. Il nous raconte, la relation au joint, et on le laisse se raconter, dans un registre qui confine à celui de la confession.

Il cause de cette tension qu'il y a toujours dans la vie, dans le corps, dans la tête. Et qu'il faut bien apaiser par moment. Sinon ça devient de la colère, de la noirceur.

On l'aide avec des questions quand sa parole semble se tarir. D'où elle vient cette tension? C'est quoi cette tension? Quand est-ce qu'il a commencé à la ressentir dans la vie?

On le laisse alors digresser sur son quotidien et ses ressentis relatifs à cette idée de "tension".

Séquence 5

Avec "la même esthétique" que le plan de maison ouvrant le film. Très haute-définition, cadre strict, douceur et tons pastels. Ce sera le cas pour tous ces lieux théâtre d'un récit avec une voix off.

Personne n'entre ou ne sort de la bibliothèque. Décor vide et inanimé. Lumière de fin de journée, entre chien et loup.



Bibliothèque de la fac du Mirail

Voix off : "Y'a un jour où y'a un truc qui a changé. Durablement. Définitivement. Tout à la fois un début et une fin. Alors que je suis allé aux chiottes de la bibliothèque faire mes besoins, j'en reviens avec un doute. Y'a-t-il eu un contact entre mon corps et le chiotte qui ait pu me transmettre le sida? Rationnellement, je peux chasser la pensée en une fraction de seconde. Mais elle revient à la charge. Si cette contamination est strictement impossible, sa possibilité ne m'en étrangle pas moins. Ça me déchire le ventre."

Dans le silence, apparition d'images d'archives, type films de famille, totalement décontextualisés. Montage extrêmement rêche, fragmenté, abstrait. Esthétique du flash. Parfois, on capte un regard, une posture, un geste, d'autres fois, on a à peine le temps de voir ce dont il s'agit.

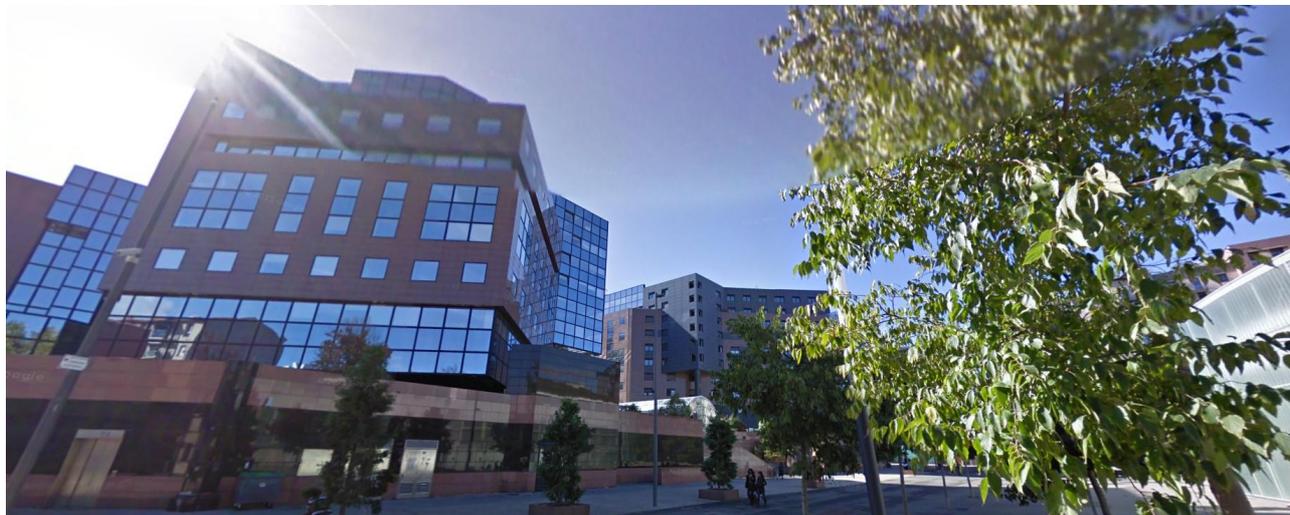


Voix off : "Recherches internet, coups de fil chelous à sida info service, tests, visites chez le médecin, rien ne va me calmer. La pensée enfle, grossit. Elle, elle me contamine. Les rituels pour la contrer deviennent incessants. Ils investissent chaque pan de mon quotidien. Dans ma tête ou en

allant aux chiottes, je dois reconstituer la scène initiale, fondatrice, sous tous les angles, selon des scénarios qui obéissent à 5 variables. Ça me rassure. Un temps. Et ça repart".

Retour sur le plan de bibliothèque. Une personne en sort, le pas rapide.

Plan sur cet immeuble. De nuit. Toutes les fenêtres sont éteintes sauf une, au milieu de la façade.



Immeuble du premier lieu où j'ai vécu à Toulouse

Voix off : "C'est aussi la période où je rencontre ma première amoureuse. Quelqu'un de génial. A ce moment-là, j'habite encore chez mes parents. Ça se passe pas bien. En lien avec mon départ, en lien avec le temps qui passe : devant la cheminée il fait moins chaud. Du coup, une paire de semaines après ma rencontre avec cette fille, je vis avec elle. Première histoire, premier appartement, début de ma vie en tant qu'amoureux et qu'amant. Le choc est costaud. Le Toc ne parle plus, il hurle. J'arrive plus à fermer ma bagnole. Quand je monte vers son appartement, je suis transi d'amour alors j'ai une peur panique de ne plus l'aimer. Quand elle me demande comment ça a été la journée, je ne sais pas quoi répondre. Alors hyper vite, je fonds vers le dictionnaire vérifier l'orthographe des mots de notre conversation."

Comme précédemment, dans le silence, apparition d'images d'archives totalement décontextualisées et fragmentées. Néanmoins, cette fois ci, au milieu de celles-ci, on suit un mariage.

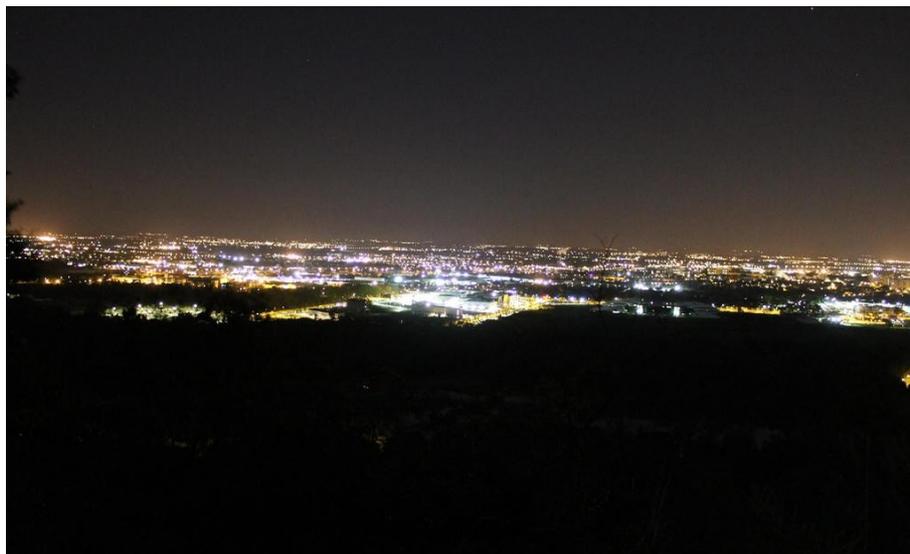


Voix off : "Comme un souffle de vie dans le froid, parfois, je la désire, on se désire. Et là c'est un déluge de pensées violentes et obscènes, la présentant en train de coucher avec ses anciens amoureux. Mais pas juste des images. Des images odieuses, violentes, qui s'emparent de moi. Elle et moi, on pense que je suis jaloux, que c'est un complexe. Mais le mal est plus profond. Avant d'aller me coucher, je me cache pour noter sur un petit carnet orange tout un tas de trucs, des rituels, des chiffres, des prières, des énumérations, des équations, relatifs à l'histoire du chiotte et du sida, au sexe, à son passé. Je deviens fou."

Retour sur le plan de l'immeuble. La fenêtre s'éteint sur la façade.

Voix off : « Et du coup, à un moment donné, y'a plus eu de matin »

Retour sur les hauteurs de la ville. La nuit et noire.



Séquence 6

Nous venons tout juste d'arriver, Lucie et moi. Il fait déjà nuit. Et la maison est froide.

Alors dans un premier temps, on allume le feu.

On se passe à tour de rôle une petite caméra DV, tandis nous y allons chacun de notre théorie sur le placement de bûche ou la manière d'allumer le feu. La caméra n'est pas interrogée ou commentée : elle est là, c'est tout. D'autant plus qu'on semble bien avec elle. En attendant, malgré notre joute, le feu persiste à ne pas vouloir prendre.

On en rit, mais en même temps, on se caille.



Alors qu'on bataille toujours en soufflant sur de pauvres braises, on digresse. Sur le mot "foyer". Sur la passion qui brûle. "Mais du coup elle fait mal?". "Oh, juste de quoi sentir qu'on a une peau". On fait le tour des proverbes et des lieux communs où y'a le mot "feu" ou une allusion à ce qui brûle. On rit, on s'interroge. On manque de souffle.

"Celui qui peut dire de quel feu il brûle, ne brûle que d'un petit feu." a dit Pétrarque. "Tu sais qui c'est toi?" "Non, j'ai vu ça sur un site de citations.". On rit, puis il y a un silence. Long.



Ça y est, le feu a pris.

Séquence 7

Archive familiale présentant une famille de vacanciers à la plage. Enfants, seins nus, châteaux de sable, parasol, chouchous et vaguelettes. Douceur et communion familiale.



Au son, rumeur familière de plage, d'été, travaillée avec soin mais pas particulièrement rythmée. Douce quiétude des vacances.

Progressivement, l'archive initiale se fond avec une autre archive, présentant des personnes qui ramassent des galets de fioul. Étendues de sable dévastées. Pollution. L'idée n'est pas pour autant d'opposer binaires la plage propre à la plage crade. Le montage entremêle les images jusqu'à une abstraction extrêmement saccadée et hypnotique. Cette saccade contrebalançant la mollesse avec laquelle le fioul recouvre, comme un nappage au chocolat.

Voix off : "En 2006 toujours, je perds une quinzaine de kilos. Je comprends strictement rien à ce qu'il se passe. Les obsessions, les compulsions deviennent mon travail. Ce que je fais entre le moment où je me lève et celui où je me couche. Ma raison d'être. J'ai plus de place pour aimer, pour manger, pour penser, pour donner, pour agir. Je me mets à éviter tout ce qui peut générer un rituel ou une crise de toc. C'est à dire tout. Des portes à fermer à la sexualité en passant par les sous-titres de films ou les soirées, tout est piège. A chaque inspiration, une obsession. Je découvre des sensations que je pensais pas physiologiquement possibles. Et puis au-delà de la tension, les étages cachés de la tristesse, ceux auxquels t'accèdes quand t'as le laisser-passer."



Séquence 8

Une grande pièce/hangar/studio éclairé par des néons pas spécialement caractérisés ou dirigés. Néons qui baignent l'ensemble d'une lumière homogène et fade.

Le silence, qui résonne. Glacial. En fond le bruit léger du fonctionnement des néons.

Dans cet espace, à une dizaine de mètres devant la caméra, un décor dont on ne saisit pas encore la nature et les détails. Autour du décor, du vide.

La caméra, dans un travelling long et lent, entame un mouvement pour se "rapprocher" du décor. Dans le même temps, la lumière des néons "baisse" et dans une dynamique concomitante le décor s'éclaire. Il prend vie.

Le bureau est classe, bien rangé, avec une imposante lampe dessus. De celles qui coûtent un bras chez les brocanteurs, un peu rococo, ambiance Nestor Burma. Rien non plus de trop ostentatoire. Il y a des étagères derrière avec plein de bouquins de médecine et de psychiatrie. Sur une étagère toujours, une petite statuette du Tche. Devant le bureau, il y a deux chaises. A côté du bureau, il y a une sorte de canapé en cuir, au confort spartiate, sur lequel on peut se coucher.

La lampe de bureau, dans un halo chaud et laiteux, semble irradier tout le bureau jusqu'à définir les limites de la pièce. Ainsi le cadre ne s'arrête pas précisément aux limites de la feuille de décor. Il subit les limites du "vu" que la lumière lui impose. La lumière définit cette limite, découpant la séparation entre l'obscurité et de l'éclairé. Cette limite n'est pas un carré franc, mais une sorte de foyer aux limites floues. Renforçant l'idée d'un fantasme ou d'une image mentale plus que celle d'une reconstitution stricto sensu.

Le plan est désormais resserré et l'autour a disparu. Nous sommes désormais pleinement "dans" le bureau.

Le son des néons a disparu au profit d'une prise son "propre" focalisée sur le bureau.

Laurent, bel homme, la quarantaine qui tape à la porte de la cinquantaine. Pas trop apprêté mais habillé d'une manière à la fois classique et élégante. Pas un costard non plus, plutôt une tenue de week-end entre amis bourges à la Baule, avec néanmoins une veste.



Alors que le travelling se termine, accompagnant la fin du mouvement, Laurent pénètre dans le décor. Venant de derrière la caméra.

Il s'assoit. Derrière le bureau, sur sa chaise, il se trouve au centre d'un cadre parfaitement composé, avec autant d'air au-dessus et en dessous de lui, et autant d'espace à gauche et à droite de lui. Il est enfoncé dans sa chaise, légèrement affalé, un doigt sur la lèvre, taiseux et concentré.

Un silence.

Un dialogue s'enclenche entre la voix off et le comédien dans le décor. La voix off est omnisciente, elle envahit l'espace sonore, elle est là et Laurent n'est pas surpris par sa présence, il ne la cherche pas yeux. Sur le plateau, c'est moi qui donne la réplique, et la voix sera enregistrée a posteriori sur la base de nos échanges réels in situ.

Voix off : « Lui, c'est le psy. Le psy quand je le vois après le repas de midi, il rote parfois. Et il essaie de le cacher. Alors ça fait juste un petit bruit ».

Laurent/le psy seul dans le cadre étouffe discrètement un petit rot.

Plusieurs plans, toujours dans le même cadre, du psy qui écrit un truc, attrape une feuille dans son tiroir, répond au téléphone, concentré, et a parfois plus le regard dans le vide. Il déroule une série de mimiques et de postures, comme si on faisait un shooting photo pour montrer toutes les déclinaisons possibles d'une seule et même chose. Le montage cut de ces postures donne un ton légèrement burlesque à l'ensemble. Puis on reste sur une de ces postures plus longtemps, et Laurent se fige, sérieux et concentré.

Voix off : « Le psy quand je m'assois il dit : »

Le psy : « Alors ? »

Voix off : « Et moi j'essaie de répondre. J'essaie de faire en sorte qu'il y ait un truc sensé qui sorte de ma bouche et qui résume mon état. Je crois que la première fois où je suis allé le voir en 2006, ça a dû se passer comme ça : »

Le psy : « Qu'est-ce qui vous amène ? »

Un temps, assez long. Un ange passe.

Au son, déluge de bruit, de bruit blanc, de marteau piqueur et autre couteaux aiguisés à la machine. Pendant le déluge le psy acquiesce, encaisse.

Un temps.

Puis le déluge de bruit s'arrête super brutalement.

Et le psy étouffe un petit rot.

De nouveau, une série de plans sur les postures du psy. Ton toujours légèrement burlesque mais pas moqueur pour autant. Idée du temps qui défile, enchaînement de postures d'écoute "actives" et d'autres, plus passives. Parfois un bureau vide, parfois le psy qui va et vient - debout - dans l'espace du bureau. Dans l'évolution dans l'espace, il circonscrit les limites de l'espace, nous donnant à voir ce que l'on ne voit pas : des murs, des portes. .

Puis retour du psy, assis, impassible, la valeur change et le cadre serre le visage de Laurent nous permettant de mieux nous concentrer sur ses mimiques.

Voix off : « Quand j'ai perdu les pédales, j'ai fini par lui demander au psy, le diagnostic. Lui il courrait pas après, comme s'il voulait pas m'enfermer dedans, comme si c'était pas important. Il disait que je vivais une crise, que c'était ma manière d'être vivant qui allait plus »

Le psy : "C'est votre manière d'être vivant qui va plus."

Voix off : "Mais il parlait pas de maladie."

Le psy, impassible et silencieux.

Voix off : "Et moi j'avais besoin qu'on parle de maladie, parce qu'une maladie ça se traite. Bizarrement, je ne faisais pas vraiment le lien avec les tocs de mon enfance, tellement constitutif de ce que j'étais que j'avais du mal à les associer à « la crise ». Du coup, je comprenais rien et comme j'insistais, il a dit : »

Le psy : "Ben c'est le TOC sur fond de délire de pureté et de manque d'expérience maturante".

Voix off : "Et quand je lui demandais comment il fallait que je fasse pour rapidement m'en sortir..."

Laurent regarde la caméra droit dans l'objectif avec un regard profond, tendre et une posture complice et froide à la fois.

Le psy : « Vous avez la carte vitale ? »

Séquence 9



Pont neuf, Toulouse

Plan fixe sur le pont neuf. De jour, même cadre, même esthétique que les autres plans de ce type.

Rumeur de ville pas spécialement caractérisé.

Son d'un restaurant. Coup de feu. "Chaud!". Assiette entrechoquées et son du lave-vaisselle de collectivité. "J'ai deux gourmands pour la 3!". Création sonore réaliste et pas spécialement rythmée.

Voix off : "Je bosse au *Poil du hérisson*, un petit resto pas loin. A la plonge. Le *Poil du hérisson*, j'y ai bossé quelques mois, peut-être plus, je ne sais plus. Tout est flou concernant ces semaines. Ces semaines où je consacre une bonne partie de mon temps à la mort. Tout en donnant le change aux gens que je croise, et ce même si j'essaie d'en croiser le moins possible. Avec l'amoureuse, forcément, c'est parti en cacahuète, et ça aide pas. Depuis peu toujours, je traîne sur des forums, j'y compare les différents somnifères pour voir ce qui marchera le mieux le jour J."

Silence. Plan fixe strictement identique sur le pont neuf, mais de nuit.

Voix off : "Je sais pas si je "veux mourir". C'est marrant comme après coup, tout le monde se contente de statuer là-dessus. Si tu voulais vraiment mourir ou pas. Pour classer, pour rationaliser, pour minorer peut-être. Toujours est-il que moi, entre temps, j'ai cherché et trouvé un somnifère en vente libre et un autre sur ordonnance. Le médecin, je lui raconte rien et il me demande rien. Ça tombe bien. Une fois que j'ai les deux médocs, j'en mets 10 de chaque dans une petite boîte. Le kit."

Comme précédemment, dans le silence, apparition d'images d'archives totalement décontextualisées. Toujours très fragmenté et riche d'endroits et de personnages différents, le montage laisse cependant entrevoir un enfant qui poursuit un oiseau (ou quelque chose du même acabit) comme colonne vertébrale du montage du fragment.



Voix off : "Une nuit. Après le boulot. Je mets mon baladeur et je file sur le pont. Dans mes oreilles une chanson dont la première phrase dit : *"Si personne ne te le demande, tu crois savoir qui tu es, et quand on te pose la question, tu ne sais plus"*. Dans ma poche, je serre mon petit kit. J'attends. Je laisse monter les obsessions et j'espère qu'elles soient assez insupportables pour que je gobe le kit et que je saute. Mais j'y arrive pas."

Arrêt des images d'archives et passage au noir.

Voix off : "« Le 16 Décembre 2006, je vais à la bibliothèque réviser. Une fois assis, une image. "Si elle le touche par dessus le drap c'est bien, si c'est en contact direct avec le corps, c'est mal." Circonscrire, mettre en équation. Je me mets à répéter des phrases, discrètement. Ma tête se balance légèrement. Mes mains bougent. Plus j'exécute le rituel, plus je dois le recommencer. Je rentre. J'étale tous les cachetons devant oim. Je suis survolté. Je commence à les gober. Une boîte entière. Et là, je panique. Je me lève. Je vois une photo de ma sœur et moi. Non, je ne peux pas faire ça. J'appelle le Samu. L'ami, aussi, qui accourt. J'ai peur. Et pourtant, j'avais même laissé un mot, comme dans les films. L'ambulance. Les infirmiers : « On a une TS ». L'hosto. Les plafonniers qui défilent. La froideur des murs et des gens. Moi, qui me sens con. Les anti-dépresseurs et l'adrénaline qui se télescopent dans mon corps. Mon père, ma mère, ma sœur. Tristesse, colère et honte, dans le désordre. Le médecin, il dit que c'est pas grave. Il parle vite. Quand même le médecin, il me demande si je veux aller passer du temps dans un endroit calme. Vu la gueule de mes parents, j'ai pas intérêt à répondre oui, j'ai intérêt à vite me remettre en selle. Le hall. Les copains, la copine, les parents. Rentrer. Le trajet, sordide. A la maison, de la salade verte dans le faux saladier marron en bois. Le silence autour de la table. Et puis de toute façon : ce jour-là, on en reparlera pas. »

Retour sur le plan fixe initial du pont. De jour. Rumeur de la ville pas spécialement caractérisé.



Séquence 10

Laurent trône au milieu du décor. Écrivant sur des carnets ou fouinant dans ses tiroirs. Impassible.

Puis il s'interrompt et regarde devant lui. Attendant quelque chose.

La lumière se modifie, et on sent un léger retour de la lumière du hangar. Une confusion entre la lumière du décor et celle du hangar, voire même une des sources qui flanche, qui "grésille", comme une ampoule prête à péter et/ou où le courant arrive de manière irrégulière (façon bouge ou cave inquiétante).

Une personne de dos dont on ne voit pas le visage, vêtue de couleur sombre, rentre dans le cadre depuis derrière la caméra et se saisit de la lampe de bureau qu'elle éclate contre un mur (à noter que cela produit un effet étrange, que la lampe soit éclatée et que la lumière qu'elle émet ne cesse pas pour autant).

Puis elle renverse le bureau. Et ensuite, elle s'attaque aux livres dans la bibliothèque, à la plante verte et à tout ce qui est à sa portée. Acharnée.

Ayant reculé sa chaise, le psy reste impassible, visiblement confiant. Il la regarde faire avec bienveillance.

Après s'être défoulée, la personne sort du cadre par là où elle est rentrée. On ne voit toujours pas son visage.

Très doucement, le psy se lève. Costaud, il relève le bureau et le remet à sa place. Puis il sort du cadre et revient avec une lampe identique qu'il pose sur le bureau à la place de celle qui a été détruite.

Puis il enlève sa veste, retrousse ses manches, attrape un balais, et nettoie les débris de verre et les dégâts de la tornade. Avec une mini-pelle, il jette les débris dans sa poubelle de bureau qui est bien trop petite pour accueillir tout ce qui a été cassé.

Il est très calme, comme habitué à ce genre de moments. Il a un tout petit balais et il y a beaucoup de bordel, ce qui donne un ton légèrement burlesque à l'ensemble.

Le psy, "C'est normal qu'ils ne puissent pas comprendre... Vous pouvez pas leur demander ça."

Tout en nettoyant, il s'adresse à la voix off - sans pour autant regarder ailleurs que ce qu'il nettoie - simplement comme si elle était là, dans la pièce. Avec un ton très apaisant. Il apparaît dans une figure paternelle/fraternelle, dans tout ce que cela peut avoir de rassurant mais aussi avec un léger ascendant.

Le psy : "Maintenant que vous êtes seuls, vous allez pouvoir rentrer dans votre vie. Ça va être long, mais un jour, vous vous rappellerez à peine de tout ça. Ce sera comme une cicatrice, un souvenir. »

Dos à la caméra, les mains sur les hanches, le psy regarde le reste du chantier de nettoyage. Puis il continue à nettoyer.

Séquence 11



Lucie tient la caméra. Elle filme. Elle se parle. Elle déambule autour de la maison. Joyeuse, légère avec son ton légèrement emprunté qui contraste avec les mots simples qu'elle emploie. Elle parle, de tout de rien, du temps qu'il fait et de ses ressentis.

Elle rentre dans une partie de la maison qu'inonde de lumière une large baie vitrée. Un bout de fenêtre est ouvert.

Soudain, un oiseau pénètre par la fenêtre ouverte et vient s'écraser sur le mur à côté d'elle. Elle panique. L'oiseau, mal en point, tressaute au sol.

Par la fenêtre, elle m'appelle à la rescousse, alors que je suis attablé dans le jardin, avec une bière.

"Mathieu!! Viens!!!"

Je la rejoins et constate que l'oiseau aura du mal à s'en remettre. Un peu hilares, un peu tristes, quelque peu déstabilisés, nous prenons la décision de tuer l'oiseau. Pour abréger ses souffrances.

Nous nous rendons au garage. L'installons au sommet d'une grande bûche. Nous sommes à la fois dégoûtés et bizarrement excités à l'idée de le tuer. Nous cherchons une prière, mais n'en connaissons pas. On en improvise une, un peu étrange. Puis je me saisis d'une grosse pierre et d'un coup sec, j'écrase l'oiseau au niveau de la tête. Puis j'entoure son cadavre dans du papier bulle.

L'enterrer? On trouve pas l'endroit idéal. C'est pas faute d'avoir cherché un moment.

Décision est prise de le jeter dans le fleuve qui jouxte le jardin.

Je filme Lucie, et la suis sur le ponton. Elle ouvre le linceul de papier bulle et laisse tomber l'oiseau dans l'eau. Le moment est assez solennel.

Assez naturellement, sans se mettre vraiment d'accord, nous entonnons : *"Fais comme l'oiseau
Ça vit d'air pur et d'eau fraîche, un oiseau, d'un peu de chasse et de pêche, un oiseau, mais jamais rien ne l'empêche, l'oiseau, d'aller plus haut"*.

Puis on s'arrête et un long moment de silence passe.

On est complices, on est tristes, on est bien.

Séquence 12

Marseille. Parc public. Milieu de journée. Soleil au zénith et enfants qui piaillent.

Beaucoup de gens installé sur les bancs, dans l'herbe. Qui regardent le temps passer, surveillent les enfants, envoies des textos et boivent des eaux aromatisées. Gentil et doux bazar.



On aborde toujours des gens au hasard. En leur demandant comment ils vont. Et cette jeune maman semble avoir envie de causer un moment.

Elle est fatiguée. C'est pas de tout repos d'être mère. Puis elle a toujours eu du mal à récupérer.

On lui demande si l'accouchement s'est bien passé. Elle dit que oui.

Bientôt, c'est son parcours de santé qu'elle nous détaille. Partant de son accouchement, et digressant au fil des événements qui ont marqué son corps. Notamment ceux qui te mènent à l'hosto.

Un petit accident de voiture. Un de ski, plus costaud. Cette chute dans l'escalier, sans gravité. Les amygdales. L'appendicite. Et un accident domestique gamine, mais elle se souvient plus. Son ton est léger, comme si elle était fière d'avoir surmonté tout ça.

A l'image, nous sommes très centrés sur son visage. Seul un plan sur elle, large et silencieux, où elle est immobile, vient parfois ponctuer la scène au montage. Pour le reste : le parc, on le devine au son mais on ne le voit plus.

Elle raconte les conséquences : le kiné, les médocs... L'impression - sur le coup - de pas avoir de chance, le bonheur d'être entourée, l'ennui devant la télé pendant la convalescence, les séquelles. Mais bon, faut pas se mentir, les arrêts maladie, c'est pas de refus parfois. Elle rit.

A la façon dont elle décrit ses blessures et les manières de les surmonter, elle se raconte. En négatif de sa personne confrontée à l'adversité, c'est sa personne "tout court" que l'on découvre. Dans une légèreté qui contraste avec la gravité de la discussion.

Après tout, quand le corps casse, c'est aussi la vie. Même si des fois on s'en passerait bien.

D'ailleurs il est un accident, parmi les autres, dont elle ne veut pas causer. Quand elle le mentionne, un voile recouvre son visage et la coupe dans son élan. Assez rapidement, elle clôt le moment et nous remercie comme pour nous dire de partir.

Séquence 13 / Le silence des yeux

Le psy : « Couchez-vous »

Le psy, toujours sans veste et les manches relevées (comme précédemment), marque un temps d'arrêt, et suit une personne des yeux, comme si quelqu'un venait se coucher. Mais concrètement, on ne voit ni n'entend personne. Il enlève et poste ses lunettes. Puis il entame une séance de relaxation. Nous sommes pour le moment focalisés sur lui.

La lumière se tamise légèrement. Certains sources s'éteignent, et ne reste que la lampe de bureau qui éclaire une partie du visage du psychiatre, laissant l'autre dans l'ombre. Ambiance de veillée de lecture.

Le psy : "Vous fermez les yeux"

Écran noir. Tacheté et parcouru de vif éclats de lumière. Tentative de recréer à l'image ce que l'on voit quand on ferme les yeux (petits étoiles, traces rouges, pulsations...). Création expérimentale avec du dessin autour du vide/plein, du "silence des yeux".

En parallèle, création sonore qui démarre sur la base d'une pulsation. Qui suivrait un rythme cardiaque sans pour autant ressembler directement à pulsation cardiaque. Pulsation du corps, cœur lointain, et synapses qui crépitent.

Retour sur le psy dans un montage parallèle qui s'enclenche entre des plans sur lui et le "silence des yeux". La caméra quitte alors la valeur 2 pour une série de gros plans fixes sur sa gorge, sa bouche, son crâne, ses yeux ou ses mains.

Le psy : "Vous pensez à vos jambes... A votre bassin... A votre plexus... Votre corps est lourd. Et chaud"

Pas que le psy bouge particulièrement ou excessivement. C'est plutôt qu'à ses injonctions à me concentrer sur mon corps répond une focalisation de la caméra sur le sien de corps, par fragments, créant l'impression générale d'un lien entre les mots et le corps. Corps sur lequel on est tellement zoomé par moment qu'on ne sait plus s'il s'agit de lui, de moi ou de quelqu'un d'autre.

Silence des yeux. Écran noir tacheté et parcouru de vifs éclats de lumière. Qui s'agitent et se calment en se calant sur la pulsation du son. Mouvement de respiration, de va et viens. Du vide et du plein.

La voix du psy devient progressivement un montage son qui se décale par rapport à un dialogue ou un phrasé « réel ». La voix y devient grave, chaude, comme celle d'un magicien qui hypnotise. Elle tourne, les ordres se succèdent, et commencent à se superposer les uns les autres pour bientôt former un tourbillon très doux. La diction du comédien glisse d'un phrasé usuel, réel, celui d'une conversation normale, vers l'incantation, avec des fins de phrase qui traînent et glissent.

Le psy : « Vous pensez à vos bras » (...) « A votre nuque » (...) « Lourd et chaud »

Puis tout à coup le psy introduit des images, toujours dans ce ton d'hypnotiseur.

Le psy : « Vous imaginez la rivière qui coule, tout doucement... »

Une rivière, dans les Pyrénées. Journée d'automne, douce et blanche, comme une gelée à l'ombre

qui ne veut pas fondre. Pas un bruit, si ce n'est le craquement d'une branche ou le vent qui vient mettre en mouvement la cime des arbres. La nature est luxuriante, malgré son écrin blanc et son sommeil glacé. L'apaisement est total. Filmé avec une poignée steady cam, pour un mouvement très fluide, "qui flotte", la caméra cherche la rivière.

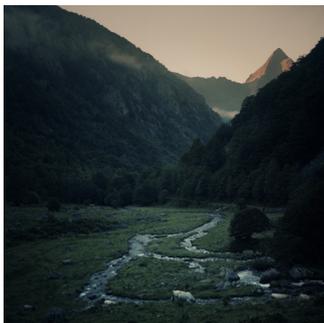


Photo de Lise Lacombe

Puis le psy poursuit, juste au son. Sur les images "de nature".

Le psy : « Vous visualisez ce gaz, que vous n'arrivez pas à fermer. Cette porte. Cette fille qui baise. Cette faute d'orthographe. Ce chiotte. »

La rêverie sur le décor de nature s'interrompt et on retrouve le noir des yeux fermés après une brève apparition de la gorge, des mains et yeux du psy. Il y a une circulation entre les images de la rêverie dans la nature et celle du silence des yeux, et c'est les plans fragmentés sur le corps du psy qui font cette circulation.

La création sonore autour de la pulsation du corps s'emballe, et quitte son rythme martial pour quelque chose de plus haleté, et irrégulier. Plus sourd aussi, à en devenir lourd. Le tout parcouru de décharges, de déchirures numériques.

Sur ce même "noir profond" des yeux fermés, le mouvement des tâches de lumière s'accélère, comme des étoiles filantes. Elles vont et viennent dans tous les sens.

Le psy, juste au son : « Puis vous revenez vers la relaxation »

On revient dans le tableau Pyrénéen idyllique. Et dans un même mouvement la création sonore autour de la pulsation cède sa place au silence de la nature, tout juste troublé par le bruit d'un ruisseau ou d'une rivière qu'on devine plus très loin.

On refait une seconde fois le même trajet. Les injonctions du psy qui rythment l'aller retour et les plans fragmentés sur son corps font toujours le pont.

Le psy : « Vous pensez à cette fille, au gaz... »

Sur le noir profond des yeux fermés, toujours dans le même principe, le son "s'emballe" à nouveau. Le silence de la nature s'effaçant au profit de la pulsation, qui revient là où on l'avait laissé avant qu'elle ne se calme précédemment.

Des événements sonores plus "réels" apparaissent, au premier plan sonore, bien que triturés et distordus, à tel point qu'on les reconnaît à peine et qu'ils se mélangent tous : bruit d'un gaz qu'on allume, mine d'un stylo qui rature un cahier frénétiquement, jouissance sexuelle...

Dans le même ordre d'idée, le noir constellé des yeux fermés voit les traces de lumières et autres petites étoiles se rassembler pour venir dessiner, tour à tour, des silhouettes de corps de femme, des flammes, des schémas géométriques et autres bactéries qui prolifèrent. Les dessins sont incertains, abstraits. Ils n'ont pas le temps de se terminer, qu'un autre dessin commence. Comme le jeu des points qu'on relie, dans les magazines pour enfants, et qui finit par former un dessin.

Le psy : « Puis vous revenez vers la relaxation »

Et on revient sur la rivière pyrénéenne. Le son redevient celui de la nature silencieuse. La caméra serpente maintenant à côté de la rivière.

Soudain, dans le tableau idyllique de nature, le montage se met à être de plus en plus cut. Et le/la cadreur-se marche de plus en plus vite. Il est poussé vers l'avant brusquement, comme si on lui avait mis un coup sur l'épaule, et quand il se retourne, il n'y a personne.

Le son de la nature se retrouve pollué par celui de la pulsation. Et les plans sur la rivière se trouvent parcourus de décharges électriques, de stries. L'image se gèle puis reprend son mouvement. Retour rapide puis accéléré. Rythme de montage chaotique. Le rythme de marche rapide, la création sonore qui devient oppressante et ces accidents numériques à l'image finissent par précipiter l'image vers une coupure, un noir. Comme quand on éteint une télé.

Voix off : « Parfois, ça devenait un peu surréaliste, quand, les mauvais jours, le Toc arrivait à faire irruption jusque dans les images apaisantes de la relaxation. Et que je me retrouvais à devoir faire des schémas géométriques hyper complexes dans ma tête concernant un bâton qui flotte, son trajet dans l'eau, fonction du débit de la rivière, le tout pour être bien sur qu'elle coule « tout doucement ». Je me ratais souvent comme ça et tout le trajet retour, en bus, je mimais avec mes mains, discrètement, la course du bâton dans la flotte, pour lutter contre l'angoisse. »

Plan "lieu théâtre" sur le cabinet du psy.



Voix off « J'ai fait ça, ce travail, cet entraînement, cette rééducation peut-être, des années entières, une ou deux fois par semaine. J'ai longtemps trouvé ça inutile, superficiel et ridicule, mais j'avais que ça face au Toc. C'était le seul espace où il pouvait exister. Où pouvait exister l'absurde et l'abject. Alors je me pliais au truc espérant que ça paye, et j'en disais trop rien aux copains. »

Retour dans le décor. Laurent est seul, éclairé légèrement par un halo faible émanant de la lampe de bureau. Puis, la lumière se rallume et vient redonner vie au décor, comme initialement. Comme si on ré-ouvrait les yeux. Laurent regarde la caméra droit dans l'objectif avec un regard profond, tendre et une posture complice et froide à la fois.

Le psy : « Ça a été? »

Un temps, long, où la voix off/moi ne répondent rien. Laurent ne s'en offusque ni ne s'en inquiète pas. Il se redresse sur sa chaise et mets ses coudes sur le bureau.

Le psy : "Quand est-ce qu'on se revoit?"

Séquence 14

Maison de campagne. Avec Lucie. Obscurité dense, table en bordel et fin de repas qui n'en finit pas.

Des bouteilles d'alcool un peu partout. Nos voix sont fragilisées par l'ivresse, nos démarches chancelantes. Le pas est lourd, et il fait trembler le pied de la caméra. Nous sommes un peu saouls.



Je propose à Lucie d'aller marcher dehors. La lune a l'air d'éclairer suffisamment pour qu'on aille se promener un peu. Et puis j'ai une frontale. Elle me rétorque qu'il caille. J'essaie de la convaincre et lui dis que nous sommes suffisamment saouls pour ne rien sentir du froid. Elle rit jaune.

On sort.

On se promène entre bouts de forêt et petite routes désertes. La lune est belle et sa lumière douce. Lucie me filme. Toujours saoul, je fais le pitre. Je fais semblant de connaître les plantes, les arbres, alors qu'on voit pas grand chose. De dire les noms des oiseaux en fonction de leurs cris, alors qu'on n'entend pourtant rien d'autre que le silence.

Concernant les plantes, on fait fréquemment des arrêts et on les observe à la lueur de ma frontale. On détaille leurs vertus et les maux qu'elles sont censées soigner. Plus exactement, je demande à Lucie ce qu'elle aimerait que ça soigne. Lucie me dit certaines de ses peurs. Je lui dis que ça tombe bien - pile poil même - parce que la plante que je tiens présentement entre mes mains, en infusion, elle soigne la peur qu'elle vient de me décrire. Elle me croit pas mais elle rit.

Alors ça continue de plus belle. On en vient à détailler tout ce qui nous fait peur, tout ce qui nous entrave. Mais on s'en fout, parce que chacun de nos mal a sa plante, son remède. Que tout a été fait et inventé pour qu'on trouve autour la ressource pour composer avec nos obscurités du dedans.

Nous parlons avec l'emphase et l'impression de dire des trucs essentiels, telle que tu peux l'avoir quand tu finis ta soirée assis sur un bout de trottoir à digresser avec un ami ou un inconnu aussi bourré que toi.

Et puis, au gré de la discussion, on en vient à parler d'amour, et elle me demande si j'ai quelque chose en magasin pour soigner ça. Je fais mine de chercher, mais subitement je sors de mon personnage. "T'es bête".

On décide de retourner finir l'apéro. Parce qu'on sent de nouveau le froid.

Séquence 15



Cette rue ou une autre, type artère principale d'une grande ville. En l'occurrence Toulouse. De nuit. Toujours le même type de cadre et d'image sur ces lieux fixes.

C'est une séquence sans voix off, mais dont le montage est très étroitement lié à une création sonore évoquant une déambulation urbaine sur fond d'univers de la fête. On commence sur des bruits de soirées joyeuses, type soirées étudiantes. Injonction complice à boire, rires, et glou et glou et glou, écho de concerts noise, débat enflammé, papote inintelligible mais joyeuse.

Comme précédemment, mais cette fois ci en rythme avec la création sonore, apparition d'images d'archives totalement décontextualisées. Toujours très fragmenté et riche d'endroits et de personnages différents, le montage laisse notamment entrevoir un tour de manège qui semble sans fin.



Progressivement les motifs sonores initiaux se tissent avec d'autres. Bris de verre à répétition, bruits de coups dans des voitures ou du mobilier urbain, cris, insultes proférées par des mecs, larmes. Ces éléments sont donnés à titre indicatif, mais dans les faits, ils sont travaillés dans une abstraction, avec très peu de mots intelligibles. Des sons "réels" côtoient des sons qui ne se réfèrent à rien de reconnaissable.

L'ensemble évoque des sensations de violence, de coups, de jouissance, d'exaltation, de manque de souffle et de vitesse.

Séquence 16

Marseille. Errance de nuit



Dans un rade, on rencontre un gars. Joyeux et débonnaire, bien ivre, en train de parler à qui veut l'entendre, accoudé au comptoir.

Il suffit qu'on lui dise (en off) qu'on filme pour demander aux gens "comment ils vont" pour qu'il se lance un gros monologue dont on sent qu'il n'aura de fin que celle que nous fixerons. Un bon client comme on dit.

En attendant, comme on est aussi bourrés que lui, on est bien. Mais on s'entend pas dans le bar. Alors on va se poser sur un banc pas loin, sur la Plaine. La lumière du réverbère le plus proche lui éclaire doucement le visage, en laissant une partie dans la pénombre, tandis que la caméra serre sur son visage, stable. Toujours pareil : seul un plan sur lui, large et silencieux, où il est immobile, vient parfois ponctuer la scène au montage.

On papote, de tout, de rien. Il nous décrit comment il va avec à la fois l'outrance de la personne ivre qui a très envie de parler, et la pudeur de celui qui préfère taire les trucs trop difficiles qui gâcheraient la fête.

Pas trop de thune, des gamins qui sont loin. Le travail? Ça va, ça vient, mais en ce moment ça va nulle part. Quant aux amours, à la tienne.

Il concède que la bouteille, tout de même, par moment, ça aide.

On le relance là-dessus. La bouteille, ça peut pas être que la dépendance, non? Alors la bouteille, c'est quoi? C'est quoi sa place? Pourquoi elle est là? C'est qui la bouteille?

Et il y va d'un monologue, sur lui et la bouteille. Pas glauque pour un saoul, on a plutôt l'impression qu'il en parle avec tendresse et respect. Que c'est une histoire complexe l'apéro, et qu'il ne faut pas la caricaturer. Une douce mélancolie s'installe dans le monologue, et on a l'impression de causer à une sorte d'oracle de la picole. Qu'on écoute religieusement.

Puis soudain, un silence. Surprenant. Long.

"Bon, bon boit quoi?".

Séquence 17



Cathédrale St Etienne Toulouse

Voix off : "Elle et moi, on en finit pas de se séparer et de se remettre ensemble. On souffre beaucoup. Mais on se bagarre. En attendant, le monde il continue de tourner autour. Aujourd'hui, elle me propose d'aller participer à la contre manif, en réaction aux cathos contre l'avortement. Devant la cathédrale. Ils sont flippants avec leurs sales gueules et leurs petites poupées. Mais on est nombreux-ses face à eux."

Le plan sur la Cathédrale se trouve entrecoupé de flashes sur des images d'archives présentant une manif de cathos intégristes et des manifs féministes. Il n'y a pas une quelconque recherche d'unité de lieu ou de temps, les flashes sont furtifs, et ils permettent à peine de distinguer des visages. Ces flashes, c'est plutôt une énergie : des pancartes qu'on se passe, des imperméables qui se frottent bras dessus bras dessous face aux flics, des pétards. Tour à tour, des rires et des visages crispés. Des images plutôt abstraites, celles d'un souvenir intense mais qu'on peine à dessiner précisément.



Au son, brouhaha et création sonore autour d'une manifestation. Il s'agit là-aussi de représenter une énergie, une effervescence mais aussi un stress. La monotonie de la manière avec laquelle certaines voix scandent tranchent avec des coups de speed et autres mouvements de foule brusques. Il n'y a pas pour autant de slogans ou de mots discernables.

Voix off : "Les flics nous parquent. Certains-es d'entre nous balancent des cailloux sur les cathos. Je suis stressé. Le toc flambe. Je crois que j'ai des images et pensées odieuses concernant ma copine, la morale, le cul. Je dois certainement insulter un peu tout le monde dans ma tête, surtout les femmes. Forcément. Ou je bloque sur les portières de ma bagnole depuis qu'on la quittée, c'est à dire y'a quatre heures. La routine. Mais l'intensité est forte, j'en chie, ça tourne vite. Dans ma poche, je suis en train de me déchirer les peaux des doigts. Je sens le sang imbiber mon jean. Tandis que je

marmonne discrètement des équations et des rituels. Je réalise que mes pensées sont encore plus fachos que celles des fachos. Et pourtant je suis avec les anars. Au fond, c'est ubuesque."

Passage au noir. Silence.

Voix off : "Soudain, les meufs, elles nous font comprendre, à nous les mecs, qu'il faut reculer. Elles entonnent le chant du MLF. Elles ont la classe les meufs sur le coup. Le moment est magnifique, d'une puissance inouïe. Et moi, j'ai le sourire, les larmes aux yeux, avec mes pensées de fachos, mes doigts qui saignent, cette fille que j'aime plus que tout même si j'arrive pas à l'aimer, et les flics à 2 mètres."

[Le chant du MLF](#) arrive, dans un fondu d'entrée très long. Il est loin et ne conquiert pas le silence, mais il est là.

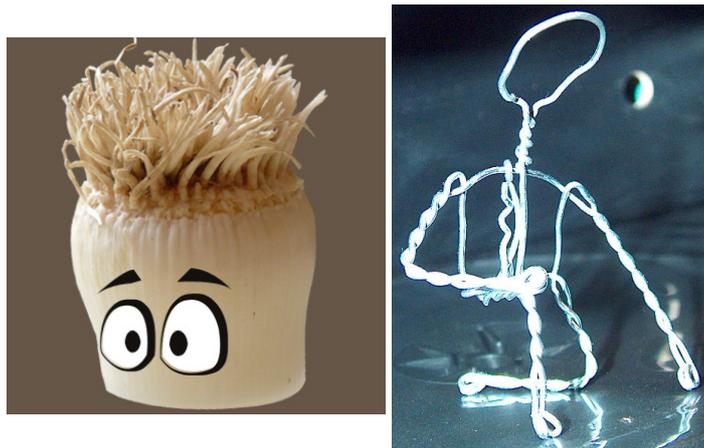
Voix off : "Dans mon désespoir je découvre de l'énergie. Chaque caillou qui s'écrase sur la gueule d'un faf me fait à la fois peur et un bien fou. Et mon conflit, le conflit, s'incarne en un moment bien réel. Si le mur sort de la tête, peut être qu'après tout il n'est pas que dans la tête."

Séquence 18

Petit matin avec Lucie. Table du petit déjeuner. Gueule de bois, soleil frais et légèreté.

Un temps de silence.

Peu après, je filme la table. Nous sommes en train d'y jouer avec le bouchon de la bouteille de bière de la veille transformé en bonhomme/chevalier, à l'aide de sa petite armature en métal. Il fait face à l'extrémité d'un poireau coupée la veille aussi, posé comme une tête avec des cheveux, sur un cure-dent devenu bonhomme. On joue mollement, dans une ambiance "de ramasse".



Puis progressivement, nous nous mettons à dialoguer via ces personnages, dans un sérieux qui contraste avec le ridicule de la situation.

Les deux bonhommes se posent des questions en partant d'un "T'y crois toi?".

Philosophie du petit déjeuner. Bonne rigolade. Légère gravité.

Moi, en bougeant ce bout de poireau enfoncé sur un cure-dent et en le faisant parler, j'introduis mes marottes. Changer le monde. Le modifier tout du moins. Y combattre l'autorité.

Lucie, en faisant parler son chevalier, m'oppose la large palette de sens attendant au mot croire, que la vision politique cantonne trop selon elle. Elle puise dans sa routine, ses souvenirs et me raconte via des moments très concrets ce qu'elle entend par "croire". Ça tourne beaucoup autour de l'importance des autres, du lien à eux. De sa recherche, coûte que coûte, et pas gagnée d'avance. Et le petit chevalier s'agite beaucoup.

Le poireau cure dent explique que dans le mot "croire", même d'un point de vue politique, il met pas tant une théorie politique ou une idéologie qu'une recherche de lien aux autres qui soit pas exclusivement marchand, violent, intéressé ou de supériorité. Mais que c'est pas facile de mettre ça en œuvre.

Les deux petits bonhommes se disent qu'ils se comprennent. Et ils se font un câlin.

"Oh, qu'ils sont mignons!"

On rit tous les deux, d'un rire bien franc.

Puis je filme Lucie qui me demande ce qu'on va faire aujourd'hui.



Séquence 19 / Le médoc

Le psy : "Alors ?"

Laurent est posé, en recul sur sa chaise. Doux, calme, légèrement ailleurs, mais en même temps très bienveillant. Il a de nouveau sa veste, comme au départ.

Voix off : « Boh, ces temps-ci...Je vois des bites et des chattes partout. En venant, dans ma tête, assis dans le tram, j'ai traité une vieille dame de salope de juive, et un mec noir de pd de crouille. Je vois des immeubles en feu. J'ai peur d'agresser des enfants malgré moi. Je compte le nombre de personnes à mon enterrement. J'ai peur des fautes d'orthographe... »

La voix s'excite, éructe, parle de plus en plus vite, comme Bernie qui raconte un de ses rêves dans le film du même nom. Les phrases s'entrechoquent, s'amoncellent.

Voix off : « Je vois des enfants bites et impossible de leur baisser le gaz alors qu'ils se font enfilez par de l'orthographe »

Le psy, ouvre un tiroir et se saisit d'une feuille blanche. Une ordonnance. Il est dans une attitude à la fois assez douce et assez distante. Pas totalement concentré sur ce qu'il fait mais toujours bienveillant. Mais il regarde désormais très peu le patient censé être assis face à lui.

Le psy : « Je vais vous donner un petit quelque chose. »

Voix off (toujours sur le même ton excité) : « C'est quoi ?!! »

Le psy : « Un anti-psychotique. Vous en prenez un le soir, en plus de l'anti-dépresseur le matin. Vous avez la carte vitale? »

Un temps. Long. Celui où le psy écrit l'ordonnance. Plus de parole et une grosse focalisation sonore sur le bruit du stylo qui écrit.

Puis série de plans chiadés sur des détails du décor. Bouquins de psychiatrie dans les étagères, détails du bureau, la lampe, les tableaux au mur. Et toujours au son, le stylo qui écrit, et bientôt, une feuille que l'on arrache délicatement d'un carnet et que l'on plie.

Durant ces inserts, discrètement, doucement, la lumière du hangar/lieu s'est rallumée. Celle du décor s'est éteinte. Et on revient sur le plan large. J'y suis seul. Le psy n'est plus là. J'erre dans le décor, je regarde les meubles, me promène entre eux et je m'adresse "au décor". Avec un ton assez triste et désabusé. Certaines des questions sont captées in situ, et d'autres sont dites par la voix off, en alternant les deux.

"A quoi il sert l'antipsychotique?"

"Est-ce que je peux boire de l'alcool avec?"

"Pourquoi y'a marqué "niveau 2" avec la petite voiture dessinée sur la boîte?"

"Est-ce que ça a des effets secondaires?"

"Il paraît que ça abîme le foie, c'est vrai?"

"Ce sera dur à arrêter?"

"Pourquoi je le prends?"

Silence, un temps. Puis apparaît le plan "lieu théâtre sur la vitrine de la pharmacie" et la scène se poursuit.



La pharmacie où j'allais de 2007 à 2014

Puis plan fixe à l'intérieur de la pharmacie. Le pharmacien est un homme, qui a entre 30 et 35 ans, une barbe, pas spécialement de blouse, mais bien plutôt l'air d'un jeune entrepreneur dynamique et sympa, resté légèrement à l'arrache.

Passage en caméra subjective, comme si on était un patient/client au comptoir.

Le pharmacien (avec un ton professionnel qui ne laisse rien transparaître de particulier.) : « Que puis-je pour vous ? »

En bas à droite de l'écran apparaît l'année où a lieu la scène 2007.

Puis la scène recommence. Et chaque fois, la mention de l'année change. Ainsi qu'il en va de l'interaction avec le pharmacien.

2009

Le pharmacien (Légèrement souriant, qui me remet, mais sans plus.) « Bonjour, vous allez bien ? »

2011

Le pharmacien (Souriant, et ravi de me voir.) : "Salut, comment tu vas ? "

De derrière la caméra une main s'immisce et lui serre franchement la main.

Le pharmacien : "Norset et Zyprexa c'est ça? Ah, t'as pas l'ordonnance. T'inquiète, c'est pas grave, tu me l'amènes quand tu l'as. »

2012

Le pharmacien (Visiblement agréablement surpris de me voir arriver) : « Salut Mathieu, ça roule ? Les films, ça avance ? »

De derrière la caméra une main s'immisce et lui serre franchement la main.

Le pharmacien : « Tu sais qu'on a du monde en commun, l'autre jour, je parlais de toi à machin, et elle te connaissait... »

Scène en accéléré, comme pour zapper le long temps de papote entre moi et le pharmacien.

Retour en vitesse normale.

Retour sur le plan fixe qui montre la vitrine de la pharmacie

Le pharmacien (en off) : «...Du coup juste Zyprexa c'est ça? Le norset, tu l'as arrêté, non? »

Fin du dialogue et rumeur de ville pas spécialement caractérisée.

Voix off

« C'est la paradoxal le médoc. Sur la notice y'a écrit « pour ceux qui pensent, voient ou entendent des choses qui n'existent pas » et ça, tu te le prends comme un bon gros uppercut en pleine gueule. Y'a une partie de toi qui n'existe pas, alors que pourtant tu la ressens bel et bien. Et dans le même temps, le médoc il ré-ouvre un peu d'espace pour prendre du recul et pour respirer un peu. Il ralentit la machine, tout à la fois l'alourdit et l'allège. Reste que, désormais, l'alcool monte plus haut, les matins sont plus lourds et la honte fait son apparition. Notamment, quand les copains et la famille te demandent ou te disent avec un air grave et gêné. "tu les prends encore?", "tu pourrais peut-être les arrêter?". Comme si tu faisais une connerie alors que toi t'as l'impression de te soigner. Te poussant à te justifier. Sans jamais te demander à quoi ça sert, ni si ça te fait du bien. Du coup, toi, tu te planques pour avaler ton cachet. »

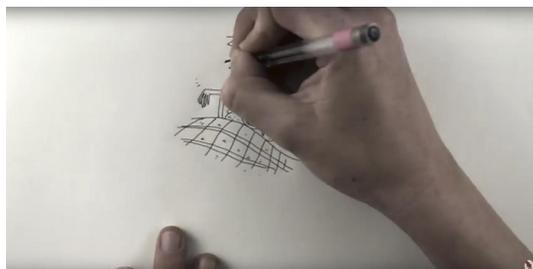
Passage au noir

Voix off : « Je les comprends les proches : quand t'as pas un amour immodéré pour les grandes firmes pharmaceutiques, t'es quand même un peu sceptique sur le fait de les laisser investir ton corps et tes émotions tous les jours. Sceptique sur comment elles peuvent penser et définir ce qui t'arrive. Le psy, il t'informe pas trop. Il t'informe pas assez. Pour lui c'est comme s'il t'avait prescrit de l'ibuprofène. En même temps, t'as un peu la sensation d'avoir que ça comme solution pour endiguer la crise. Alors tu acceptes de perdre un peu de maîtrise. Reste que, ce traitement, tu te dis qu'il faut ça soit un point de départ, pas une finalité. »

Séquence 20

Voix off : "Y'a des années, en tout cas un long moment, où tu rentres dans une sorte de routine de la folie. T'es pas guéri, mais t'es plus malade pour autant. Ça va, ça vient. Comme tout le monde, mais avec une intensité folle qui demande qu'à ressurgir. Alors tu trouves des trucs et astuces pour la gérer".

Caméra zénithale. Bureau de Manue Fleytoux. Qui écrit un titre sur une page : « Avec le Toc ».



Planches de bande dessinées, qui défilent sur le bureau, posées par Manue. Avec des créations sonores lointaines, réalistes et pas spécialement rythmées, pour créer l'ambiance de chaque fragment de souvenir.



"Bipolaire" par Manue

Sur chaque planche déposée sur le bureau, l'essentiel est déjà dessiné, mais Manue rajoute sur le moment un détail important qui vient parachever le dessin et mettre l'accent sur ce qu'il présente et raconte "d'essentiel". Plusieurs dessins peuvent illustrer un seul et même fragment de souvenir. Certains peuvent être réalistes, d'autres glisser vers l'hypertrophie de détails, l'outrance et le

surréalisme liés aux versants du Toc mis en lumière. La tonalité des dessins est celle d'un humour absurde¹.

Dessin : sur une ou plusieurs planches, un personnage avec des chiffres cinq qui lui tourne autour de la tête comme s'ils en étaient les satellites, déambule, souriant mais gêné, au milieu d'une soirée étudiante agitée, où tout le monde est bien joyeux. Chacun.e a un excessivement grand verre ou bouteille à la main.

Voix-off : « Dans les soirées, avec tout ce désir et ce plaisir qui rode, je suis en mission pour tenir bon et pas basculer. Alors sur mon portable, au fur et à mesure de la soirée et souvent aux chiottes, j'archive les rituels, je les note, les ordonne. Surtout : ne pas rentrer chez moi avec un rituel que j'aurais oublié. Ça pourrait s'avérer être hyper compliqué par la suite. Alors chaque doute, chaque phrase mal entendue, chaque prière, chaque image odieuse ou insulte, je note, j'archive. Je vis deux soirées parallèle, une rigolote, l'autre studieuse. Qu'une fille me fasse de l'oeil ou que je fume un pétard, et l'intensité des notes redouble, voire même je dois partir, car ça fait trop de boulot. Je me traîne deux réputations : celle de disparaître d'un coup d'un seul sans raison et celle d'envoyer des milliers de textos. ».

Dessin : Intérieur d'un appart ou d'une petite maison. Sur une ou plusieurs planches, on voit le même personnage que précédemment accomplir différentes tâches quotidiennes. Ménage, cuisine ou trajet en voiture notamment. Sauf que tous les objets autour ont des tailles gigantesques, proportionnelles aux difficultés qui leur sont liées. Cartographie imagée de l'interaction entre le sensible et l'intendance, à construire avec des dessins doux amer.

Voix-off : " Tu deviens le roi de l'esquive, t'as toujours un coup d'avance. Si t'as un départ de la maison qui s'annonce stressant, tu prévois bien en amont comment tu vas gérer la vérification des boutons de gaz. Quand tu conduis, tu fais semblant d'oublier les clefs sur le contact pour qu'un passager ferme à ta place. Quand tu quittes un appart, tu t'arranges pour jamais être celui qui ferme. Les objets de valeur, tu touches pas, ou tu t'arranges pour les faire toucher par d'autres qui font les gestes à ta place. Tu te mets à faire à bouffer souvent, pour jamais avoir à faire la vaisselle, qui te prend des heures et où tu pètes toujours des trucs en frottant trop. Quand t'es fatigué, ou ému, ou que tu prends du plaisir à quelque chose, et que tu sais que tu vas pas arriver à contrôler les conséquences, t'intègres la perte de temps. Celle des ruminations, des séquences de mimes et de gestes chelous, du ménage, des notes, de la baguette magique et autres prières à haute voix. Tout en disant ensuite aux copains « Non, ce week-end, j'ai pas fait grand chose » ".

Dessin : Une ou plusieurs planches présentant une bande de personnes dont le personnage avec les chiffres 5 en satellites autour de la tête. Façon "*Quand on arrive en ville*", la bande, la horde, qui déambule dans la ville sur un tapis rouge. Ce tapis rouge mène la bande à une scène où elle se transforme en groupe de rock. Poses de guitare heroes. Dans le public y'a pas grand monde, mais ça semble pas grave du tout.

Voix-off : « Et dans cette routine un peu chiant, y'a aussi de belles choses. Le crew, la mifa, la team, ceux qu'ont pas peur de la noirceur. Pire, ceux avec lesquels t'en cultives la force et la beauté. Les deux ou trois amis avec un grand A, à qui tu dis autour d'un jus de fruit, d'une bière ou d'un café, que si t'es tout le temps en retard, c'est pas juste parce que t'es un branleur. Et qui t'écoutent. Qui t'en donnent de l'amour. A qui t'essaies de donner le peu que t'as à donner. Celles et ceux, avec qui tu fais la fête. La fête crasseuse et bête, où l'énergie qui va pas dans la drague va dans la connerie et la recherche de la limite. Et puis y'a aussi les artisteries qui débarquent. La musique, les films, l'écriture : ces moments où t'en veux à la terre entière et où elle t'applaudit pour ça. Ah ça oui : y'en a eu du beau dans ces années pas simples. »

1 Tout cela est et sera à construire avec Manue.

Dessin : sur une planche ou plusieurs, le personnage avec les chiffres 5 autour de la tête assis dans une assemblée générale étudiante. Façon "Où est charlie?", dans la foule. Puis le même personnage, dans sa chambre, en train d'essayer péniblement de mettre une cagoule, sans y parvenir. Pour finir par la mettre dans le mauvais sens, et se cogner à un mur, les yeux pas en face des trous. Quand il se cogne des étoiles rouges et noires tournent autour de sa tête, en compagnie des chiffres 5.

Voix off : "Le CPE, la LRU et les autres. Certes on se mobilise pour des raisons précises, mais à y prendre goût et corps, je finis par plus avoir grand chose à foutre des lois en question. Pourvu qu'on ait l'ivresse. Il y a ce jour, en 2006, où on bloque la gare. Bras dessus bras dessous sur les voies. Ça fait plusieurs semaines que les flics sont sur les dents à cause de nous, et on sent que ce jour là, ils veulent nous corriger. Je stresse. Du coup, depuis le début de l'action, je mime avec mes doigts, voire avec mon corps tout entier, les loquets de ma voiture pour me prouver que je l'ai bien fermée. La foire au stress. Les flics négocient avec le mec de la CGT. Loquet arrière droit, arrière gauche, avant droit, avant gauche, 1, 2, 3, 4, 5. Ma copine stresse aussi, elle cherche à ce qu'on se rassure. Moi j'ai rien à donner là. Loquet arrière droit, arrière gauche... mon doigt est un loquet. La Bac se met en place. Ça pue. Loquet arrière droit, 1, 2, 3, 4, 5, gauche, j'ai fermé. On négocie encore : "Vous voulez quoi?". "Tout niquer". "Ah, ben, ça va pas être possible".

Passage au noir

Voix off : "La Bac charge, tape violemment dans le tas. Les chiens. Ils traînent un mec par les cheveux, sur le ballast. Y'a plusieurs crânes ouvert. C'est la cohue. Elle, elle pleure, les potos flippent aussi. C'est la merde. Je me fais arrêter. Palpage de couilles en règle dans le camion de flics, debout au milieu d'eux. "*C'est quoi ces cachets dans votre sac?*". Des antidépresseurs, connard. Ah. Ils me gardent pas longtemps. Le soir, debrief : tout le monde est abasourdi. Quant à moi, le principal souvenir que je garde de cette journée : l'image des loquets des portières de ma Clio. Que je retrouverai fermée, comme d'hab".

Séquence 21

Vieux port. Marseille. Terrasse ensoleillée d'un bar où il fait doux vivre. Lunettes de soleil et postures avachies.

Deux mecs sirotent un café, posés. Ils nous font signe de venir les filmer. C'est pour quelle télé? C'est quoi la question?



"Comment vous allez?"

Ils se marrent. "Elle est bizarre votre question". Mais ils se prêtent au jeu.

L'un des deux commence. Là, posé avec un bon collègue, devant un petit café, à regarder les filles qui passent, forcément : ça va. Après, c'est pas toujours le cas, c'est sûr. Mais on va pas gâcher ce beau soleil en causant des choses qui fâchent. Il demande s'il a bien répondu.

On laisse passer un silence. Puis je le relance : "Pourquoi c'est important les collègues?". La caméra se focalise sur lui, avec un cadre serré, assuré et assez fixe. Interrompu au montage si besoin par un plan fixe large, silencieux et immobile sur eux.

Il poursuit. Les amours, ça va, ça vient. Les collègues, ça bouge moins. Et puis, bon, à force de se retrouver comme ça, à papoter, en terrasse, forcément tu te connais bien.

Presque, tu te connais mieux que tu connais ta propre famille. C'est bizarre ça, tu côtoies quelqu'un 5 ou 6 ans, et tu le connais mieux que tu connais les gens qui t'ont donné naissance. Du coup, c'est comme si tu te construisais une famille, et que celle-là, tu la choisissais. Après, ça remplace pas, c'est sûr.

Il digresse. Sur des soucis de bagnole ou de logement où il a été aidé. Tiens, justement, le collègue qui est à côté, ben il lui a prêté sa voiture alors que la sienne était HS.

Et puis les collègues, ça pousse au cul. T'as envie de les impressionner quand tu fais des trucs : souvent, c'est ton public le plus fidèle et le plus exigeant. Si tu fais un truc qui plaît à aucun de tes meilleurs collègues, c'est sûr, t'es en train de te planter.

Un silence. Il regarde devant lui. Un ange passe.

Et puis quand sa mère est décédée, les collègues il étaient là aussi. Dans les semaines qui ont suivi, il a bien déprimé. Parfois, ils se retrouvaient avec un pote, et ils restaient, là, en silence. A jouer à la console ou à rien foutre. Et pourtant il se souvient avoir eu l'impression qu'ils causaient mais sans les mots.

Séquence 22

Le psy, qui a à nouveau "tombé la veste" est assis à son bureau, manches retroussés, avachi sur sa chaise.

Voix off : "Ça fait plusieurs années maintenant, que je suis "en thérapie" comme on dit. Je vais mieux, mais je passe encore beaucoup de temps sur mes obsessions et les compulsions. Je me demande quelle va être la suite, quelle peut être la suite. Et puis j'ai encore de gros coups de mou".

Le psy se redresse. Complice et concentré, il écoute la voix et interagit avec elle comme pendant une séance. Sa voix à lui est pédagogue et apaisante.

Le psy : "Imaginez que vous avez fait une chute à ski, avec une fracture. L'os se ressoude, la cicatrice se referme. Mais ensuite, quand vous prenez le soleil, parfois, ça tire au niveau de la cicatrice. Ou quand vous faites certains mouvements, vous sentez une douleur légère au niveau de l'os. Ben voilà, c'est normal. Vous avez une faiblesse et elle se rappelle à vous. Ça veut pas dire que c'est une nouvelle fracture."

Le psy, s'arrête, impassible et concentré. Il écrit sur un papier. Et range un ou deux trucs qui traînent sur son bureau.

Voix off : "Le problème c'est que comme il voit beaucoup de patients, et oublie parfois ce qu'il a dit aux uns et aux autres, d'une semaine à l'autre il arrive qu'à une nouvelle question que je lui pose, il réponde : "

Laurent reprend l'anecdote du ski mais sans la redire exactement pareil, il la décline très légèrement, avec toujours la même idée, mais des tournures et quelques mots qui changent pour dire la même chose. Comme s'il était soumis à un exercice, celui de redire la même chose sans redire la même chose.

Voix off : "Du coup, dans un même mouvement, ses phrases m'apaisent et j'ai un peu l'impression qu'il se fout de moi."

Laurent s'interrompt, interdit.

Puis il reprend et décline toujours l'histoire du ski, et ça devient un peu absurde car il cherche ses mots, comme s'il avait trop raconté les choses, et qu'il était en pénurie de mots pour varier. Comme si on le mettait en butée, qu'on lui mettait la pression à lui faire répéter son anecdote.

Soudain, il éteint sa lampe rococo, se lève de sa chaise et quitte brusquement son bureau. Visiblement un peu excédé d'avoir été, si ce n'est tourné en ridicule, au moins mis sous pression. Debout dans l'espace et assez agité, il déambule et cherche la voix des yeux. S'adressant à elle

Le psy : "Ça va aller putain! Promis : ça va aller. Faut te le dire en quelle langue! Ca-va-aller. Moi aussi je m'en fous du ski au fond..."

Il soupire, et on sent Laurent affleurer à la surface du personnage, le costume se fendillant pour laisser entrevoir la fatigue réelle et agacée de Laurent.

La voix off dit "coupé". Comme pour interrompre quelque chose qui échappe à tout le monde.

La caméra continue à tourner toujours. L'éclairage ciné reste en place, mettant en valeur un bureau vide. Laurent déambule toujours dans le décor, ayant bel et bien quitté son rôle mais restant dans le sillage de l'énerverment de sa dernière réplique. Et puis comme il reste habillé et éclairé, il y a une confusion entre l'acteur et le psy.

Laurent s'interroge à haute voix. C'est la voix off qui lui répond dans l'espace (bien que ce soit moi qui lui donne la réplique au tournage, et que ce sera capté au cas où, mais réenregistré comme voix off a posteriori). Ainsi, le registre de la voix off change, celle-ci prenant part à une conversation à bâtons rompus, qui tranche avec le côté incarné, puissant et omniscient qui fait d'elle un guide pour le film le reste du temps.

Laurent toujours un peu agacé s'interroge. Il me demande si je l'aime bien ce mec, ou si tout cela est à charge. La voix off/je lui réponds que c'est pas aussi simple, et on discute de tout ça.

Sentant que Laurent n'est pas convaincu par moi/la voix, je rentre dans le cadre et apparais à ses côtés. Quand j'arrive, la voix off se tait et c'est désormais moi qui parle directement avec Laurent.

Laurent demande pourquoi dans ces scènes avec le psy, on ne va pas plus profondément dans mon histoire, dans quelque chose de plus analytique. Je lui explique alors que j'ai fait une thérapie comportementale. Et pas analytique. J'essaie de lui décrire et j'ai du mal à me faire comprendre.

Je pondère : c'était une thérapie comportementale, mais elle m'a aussi mené sur des chemins de compréhension, au-delà du "aller mieux". Et c'est avec ce psy là que j'ai pu entamer ce chemin que j'arpente aujourd'hui encore. Laurent pige pas, il me dit qu'on le voit pas, tout ça, jusqu'à maintenant.

Je poursuis pour essayer de me faire comprendre et commence à lui parler de l'idée de "valise", qui m'est chère. Cette valise qu'on reçoit en héritage, qu'on doit porter, qu'on peut essayer de vider un peu au passage, et qu'on passera un jour à quelqu'un. Que dans la valise, il y a une histoire. Il comprend pas bien. On papote toujours. Laurent me donne son avis sur la question, et tente de décliner, de traduire ce que je lui raconte.

Brusquement la voix off refait son apparition et nous interpelle tous les deux.

Voix off : "Bon, on s'y jette?"

Puis, pas convaincu, Laurent se remet en place au bureau, allume sa lampe, comme s'il attendait la scène suivante.

Séquence 23

Avec Lucie, on fait un cadavre exquis. Filmique. On est partis du mot "valise". Et on décline, on se répond à distance, sans savoir ce que dit et filme l'autre de son côté. Avec pour seul impératif de ne pas se filmer soi, mais de filmer l'autour. Des détails dans l'environnement immédiat.

Dans la séquence, nos paroles se répondent jusqu'à être entremêlées. Entre surréalisme poétique et évocation naïve des questions existentielles qui nous agitent. Dans lesquelles on se perd avec délectation.



Je dis ce qui me passe par la tête à l'évocation du mot "valise". Que c'est l'endroit où l'on met ce qui nous permet d'avoir chaud. Mais que plus on en met, plus c'est lourd. Qu'on aimerait bien pouvoir la vider un peu, mais que par contre ça se fait pas de l'abandonner n'importe où... Je digresse, je divague et me perds volontairement dans ma parole.



Lucie s'adresse à un "tu" dont on ne sait pas bien s'il la désigne elle ou bien moi. Toujours est-il qu'elle déroule à son tour autour du mot "valise". Tout le monde a une valise, puisque tout le monde part à un moment donné. Tout le monde quitte quelque chose. Et il emporte donc l'essentiel avec lui. Avoir sa valise, c'est être chez soi. Lucie aussi digresse et s'échappe.

Elle soliloque, avec élégance, gravité, et un ton légère emphatique, quand bien même elle semble découvrir le monde comme une enfant.



Nos deux paroles sont désormais entremêlées dans le montage. Ta valise, ma valise. Nos valises. Et puis notre valise. On les met où? Qui les porte? Est-ce que y'a la place où on vit tous les deux? Qu'est-ce que je te prends, qu'est-ce que tu me laisses? Est-ce qu'on se met à deux dessus pour arriver à la fermer? Ou est-ce qu'on regroupe nos deux valises en une, quitte à plus savoir quoi est à qui? T'as peur. Moi aussi. La parole s'échappe. Bientôt, elle se tarit d'elle même.

Silence.

La limace finit péniblement de traverser le cadre.

Séquence 24

Silence.

Voix off : "Mamie, c'est la mère de maman. Mamie voudrait qu'on s'aime tous, et elle nous aime. Mais son amour a fait tellement de mal à maman qu'un beau jour, on a décidé de plus la voir. Maman est forte : elle essaye d'abandonner la valise ici, pour se préserver et nous préserver. Nous préserver de mamie. Mamie qui ressasse. Beaucoup de choses au sujet de la mort. Souvent, quand elle badine, elle énumère les gens qui ont récemment déclaré des cancers dans le coin. Comme s'il y avait du plaisir à parler de ça. Mamie vit mais elle semble ne pas aimer la vie. Y'a une puissance de mort qui se dégage d'elle. Quand elle élève ma mère en lui racontant qu'elle est le fruit d'un viol. Quand elle monte ses deux enfants l'un contre l'autre. Quand elle fout la merde dans chaque discussion, surtout quand ça irait presque bien. Quand elle fait des trucs pervers qu'elle nie avoir fait ensuite."



En haut du chemin, la maison de mes grands-parents

Voix off : "En face de chez mamie, mon oncle Michel a acheté une maison. Divorcé, il vit maintenant là. Il va pas très bien. Malgré tout, je l'aime bien. Je le connais pas tellement, mais j'ai l'impression d'avoir eu une certaine complicité avec lui. Un lien. Mes souvenirs remontent, puisqu'on a aussi cessé de le voir à un moment donné, mais je remets notamment quelques chouettes balades avec lui. Mamie, depuis la fenêtre de sa cuisine, voit la maison de son fils en contrebas. Parfois, elle soulève le rideau et voit qu'une jeune femme rend visite à mon oncle. Avec le plus grand dégoût pour la chose, voire de la haine, elle dit alors à qui veut l'entendre *"qu'ils doivent certainement baiser là-bas"*."

Maison de mon oncle.



Passage au noir

Voix off : "2008. Je suis posé chez moi avec mon meilleur pote. On joue à un jeu de foot de playstation 2, sur une petite télé 36cm, en fumant des joints. Mon téléphone sonne. Michel s'est tiré une balle dans la tête avec son fusil de chasse. Je raccroche. Y'a pas moyen, on finit la partie".

Séquence 25

Un jardin public, à Marseille. Il fait soleil. Mais il n'y a pas grand monde dehors. Rumeur douce et lointaine d'un parc public

On croise un monsieur. La soixantaine. Il est assis. Il dessine. A l'encre.

Nos regards se croisent. Il regarde l'appareil photo. Et nous sourit, avec sa bouche un peu tordue et son regard espiègle. Il a les yeux humides. On dirait qu'ils ont été tellement humides par le passé les yeux qu'ils le sont restés.

La conversation s'engage. Le monsieur est très gentil, très doux. Nous lui proposons de la continuer en la filmant. Il accepte volontiers.

On lui demande comment il va.



Il hésite. Un temps. Se rassemble.



Aujourd'hui, il a des courbatures, mais avec ce soleil et son matériel pour dessiner, il les oublie. Ce qui est embêtant par contre c'est qu'il a des problèmes réguliers là où il habite. Dans un H.L.M où c'est pas toujours facile, où il y a des problèmes de voisinage. Et où c'est compliqué. Par période. Et en ce moment, ça l'est un peu.

Souvent il s'aperçoit qu'en sortant dessiner il fait des rencontres. Des gens qui viennent, qui discutent. Rencontrer des gens c'est être dans la vie, en tout cas il le croit. Ça permet de ne pas être en dehors, recroquevillé sur soi. Dans ces rencontres il arrive à oublier ses douleurs physiques, ses petits ennuis. Il parle de rester en recherche perpétuelle de la vie. Il confesse avoir eu une vie compliquée, être passé par la rue et la psychiatrie. Il dit avoir eu sa dose, et que chercher la vie, il sait ce que c'est.



Il s'attarde sur l'encre qu'il était en train de dessiner et nous explique que cette activité, il l'a commencée avec une psychomotricienne. Il a continué, par la suite, à traiter beaucoup avec de l'encre. De l'encre noire, parce qu'il trouve que ce qui est important dans cette encre noire, c'est la recherche de la lumière.



Il dit qu'il y a toujours une dualité parce qu'il n'y a pas de lumière sans ombre.

Il dit que le noir fait ressortir la lumière.



Séquence 26

Scène désormais habituelle de séance où la voix off cause avec le psy. Lui est concentré, les coudes posés sur son bureau.

Voix off : "Je comprends pas pourquoi ce qui me semble être l'histoire de ma famille devient dans mon cas une maladie, perdue dans un glossaire et consacrée comme telle par un traitement. Ça se soigne une histoire? Certes, dans nombre de mes Tocs, je lis cette haine des femmes que ma mère a été bien en peine de pas déployer à son tour. J'y côtoie en permanence ce problème fondamental avec l'idée même de plaisir et j'y démasque le Tabou. J'y lis aussi cette omniprésence de la mort. J'y croise mon oncle qui est là partout, tous les jours, dans mes ruminations et obsessions. Pas besoin de chercher bien loin pour trouver les matrices de mon Toc."

Le psy semble s'impatienter.

Voix off : "Je lis même dans un article freudien, que le Toc, c'est la réaction de qui se sent excessivement contraint et invente lui même une contrainte encore plus forte que la contrainte initiale. Pour rester maître en sa demeure. Je m'y perds. D'autant que j'ai pas envie de situer tout ça sur le terrain de la faute de qui que ce soit. J'ai envie de comprendre."

Le psy se lève et la caméra se lève avec lui, quittant la contrainte du plan fixe pour quelque chose de plus vivant. Il pousse assez brusquement tout ce qu'il y a sur son bureau. Sans tout jeter non plus mais en n'en ayant pas grand chose à faire que des choses tombent au sol.

Le rythme est assez haletant, enlevé, façon thriller un peu speed.

Sans introduire une rupture de tonalité trop forte, donc toujours dans la mesure, on découvre néanmoins le psy heureux de partager son savoir et visiblement intéressé par le fait d'aborder ces questions.

Sur une grande feuille/un tableau/sur le bureau direct? et avec un gros feutre/une craie (type feutre de graffeur), le psy dessine deux lignes, horizontales, qui se croisent en un point.

Dans le même mouvement où il dessine, le psy raconte. Comme un artisan ravi de partager son savoir, son ton glissant vers un truc plus familier, moins médical et ampoulé. Comme le mec qui te fait visiter son atelier, et qui est ravi de ta présence.

La caméra, nerveuse, suit sa présentation, en oscillant entre le bureau, son visage, comme si elle cherchait activement à comprendre.

Le psy : "Y'a la petite histoire. Et la grande. La petite c'est vous, votre famille, et ça remonte très loin. Et vous là, vous êtes en bout de chaîne. La grande, c'est des images fondamentales, qui habitent tout le monde : le feu, l'obscurité, les ténèbres, le blanc immaculé, le ciel... Et dans la rencontre entre les deux, vous avez la petite histoire qui se décline au gré des images de la grande. Tout le monde est au croisement."

Un temps

Voix off : "Mais pourquoi ça me fait encore aussi mal?"

Et brusquement, on retrouve le psy assis, comme si un charme était rompu.

Le psy : "Imaginez que vous avez fait une chute à ski, avec une fracture. L'os se ressoude, la cicatrice se..."

L'équipe technique se met à ranger et à préparer le plan suivant, et le psy parle tout seul. Comme un mec qui vide une tablée/soirée en racontant une anecdote que tout le monde à entendu des dizaines de fois.

Séquence 27

De jour. Sur un pont où il y a peu de monde, qui n'est pas sans rappeler celui de la séquence 9 (voire le même), un personnage marche. A moitié du cadre, il s'interrompt et regarde vers l'eau, dans le vide. Un temps.

Rumeur lointaine de la ville, pas spécialement rythmée. Couplée à un hf qui capte la respiration du personnage sur le pont, mais qui n'est pas au premier plan.



Voix off : "Ça pourrait être tentant rétrospectivement, de dire que tu t'es grave bougé le cul pour que ça change. Ou que, tout à coup, t'as compris un truc. Que t'as courageusement chassé la mort comme on dégage quelqu'un de relou d'une soirée. Non, en réalité, c'est bien plus long et complexe. C'est fait de choix certes, de travail sur soi comme on dit, mais aussi de chances, et tout simplement : de patience. Comme t'attends qu'une chiasse ou une grippe passe. Fataliste. Au final, t'as pas vu la lumière subitement, t'as chassé personne. Mais arrive une période, où, durablement t'es plus vivant que mort. L'obscurité a reflué".

Sur le pont, le personnage quitte sa rêverie, et se remet en marche. Au loin, on devine qu'il ouvre une canette et on l'entend clairement au son, tandis qu'il finit de traverser le pont.

Séquence 28

Plan sur cette maison. Toujours les mêmes règles quant à ce type de plan fixe théâtre d'une voix off.
Son lointain de gens qui papotent, comme lors d'une réunion.



4, rue Sylvie, où je vivais en 2013

Voix off : "Avec ma soeur et un pote, on tente de proposer un papier sur le lien entre politique et psychiatrie, dans le cadre d'un bouquin collectif. Avec l'intuition d'avoir un truc à raconter là-dessus, sans trop savoir quoi. On convie trois personnes qui ont écrit une brochure d'autodéfense pour personnes psychiatisées. Ça fait beaucoup de nouveaux mots dans mon banal parcours de soin. On pose un micro et on se raconte tous et toutes, depuis nos faiblesses. Je parle de mon Toc ouvertement et pour la première fois à des inconnus. C'est un moment fort. On rit de tout ça, on réfléchit à une condition commune de gens fragiles. On se demande comment y construire une force politique. Face à moi, y'a une fille. Elle a fait plusieurs bouffées délirantes, et autant de passages à l'Hôpital psychiatrique. Elle a morflé, ça se sent, et pourtant elle parle avec pudeur et fierté de tout ça. Dans le cours de la discussion, on s'aperçoit qu'on a pris ou qu'on prend le même médicament, le Zyprexa, bien que moi ce soit à un dosage infime comparé ce qu'elle a pris par le passé. L'entretien se termine, et ils s'en vont. On se reverra sous peu, ils nous convient à participer à leurs groupes d'auto-support. Rendez-vous est pris."

Comme précédemment, dans le silence, apparition d'images d'archives totalement décontextualisées. Des couchers de soleil et autres instantanés romantiques. Dans le même temps, le silence se fait.



Voix off : "Quelques jours plus tard, je reçois un mail de la fille. Elle me propose de se revoir tous les deux, autour d'un café, pour papoter des effets secondaires et autres vécus spécifiques liés à la prise de Zyprexa. C'est un plan drague. Le plus chelou de la terre. Se voir, pour parler des cadavres dans le placard. Ceux que tu planques d'habitudes, d'autant plus dans ce genre de configuration. On se voit. On parle du Zyprexa et dix minutes plus tard, comme un fil logique, on parle d'action

directe. Alors on va se revoir. Puis on va entrelacer nos deux vies pour être bien sûr de se voir souvent."

Séquence 29

Lucie erre dans le jardin. Elle filme comme on explore, sans trop rien dire. Elle s'attarde sur une fenêtre de la maison.



A l'intérieur, je suis en train de faire la vaisselle. En jogging. Je fredonne (mal) une chanson de Francis Cabrel "[Sarbacane](#)" que j'écoute sur vinyl, assez fort. Je ne vois pas qu'elle me filme. On m'entend grâce au micro hf que nous avons l'un et l'autre ce matin là. Elle garde le silence et filme. J'ai l'air ridicule et me dandine légèrement.

*On croyait savoir tout sur l'amour
Depuis toujours,
Nos corps par cœur et nos cœurs
Au chaud dans le velours.
Et puis te voilà bout de femme,
Comme soufflée d'une sarbacane.
Le ciel a même un autre éclat
Depuis toi.
Les hommes poursuivent ce temps
Qui court depuis toujours,
Voilà que t'arrives
Et que tout s'éclaire sur mon parcours,
Pendue à mon cou comme une liane,
Comme le roseau de la sarbacane.
Le ciel s'est ouvert par endroits,
Depuis toi.
Pas besoin de phrases ni de longs discours,
Ça change tout dedans, ça change tout autour.
Finis les matins paupières en panne,
Lourdes comme des bouteilles de butane,
J'ai presque plus ma tête à moi,
Depuis toi.*

Lucie explose de rire. Je l'entends et me retourne.

"Putain, t'abuses Lucie..."

Séquence 30

Marseille. Parc public non loin d'un lycée. Groupes de jeunes, festival de la clope, Iphones et ados qui s'embrassent.

Sur un banc, un homme. Il lit son journal, comme un envoyé spécial de la cinquantaine en immersion chez les jeunes. Il a l'air bien et une certaine aura émane de lui. Celle d'une personne apaisée.



On lui demande comment il va.

Il nous envoie gentiment dans les roses. "Vous avez pas plus compliqué comme question? Non sérieusement, c'est ça la question?".

On répond pas et on laisse passer un temps. Durant lequel il se rassemble, en silence, les yeux rivés sur l'objectif de la caméra.

Il se lance. On filme comme pour les autres moments de ce type captés précédemment.

Tant que les amours vont, tout va.

Un temps.

Si vous voulez tout savoir, lui, il a rencontré un homme récemment, et ça lui fait du bien. D'aimer, de se sentir aimé. De se sentir beau, c'est important, non?

Après, c'est fragile, il en convient. Et pourtant sur le moment, ça paraît plus solide que solide. Il note ce paradoxe, que ce qui nous constitue le plus intensément - l'amour - est aussi ce qui rend la vie si fragile. Non, en fait, ce n'est pas paradoxal, c'est logique.

Il détaille tout ce qu'il peut faire désormais et ne pouvait pas faire jusqu'à il y a peu. Aller au restaurant, à des concerts (il adore la chanson). Et surtout le meilleur : rester au lit tard dans le matin. Il rit. Pourquoi nous raconte-t-il tout ça se demande-t-il à haute voix?

Un temps. La discussion semble se tarir. On y va d'une question : quand on est amoureux, on peut changer le monde non?

Ça, il ne sait pas. Il n'en est pas sur. Changer le monde, c'est pas son truc confesse-t-il. Par contre, il en convient, quand on est amoureux, on se sent plus fort. Plus fort pour se réaliser comme il dit.

Un temps.

Se réaliser, comme si on était nous même un film lui dit-on?

Il sourit. Non pas vraiment, ce serait prétentieux. Il s'agit plutôt de vivre ce qu'on a envie de vivre, en se sentant plus en sécurité, en ayant l'impression que quand on part, on peut rentrer quelque part à la fin. Qu'on est épaulés.

Il sourit. Vous voulez une image? Si la vie est un ring, ben il y a désormais quelqu'un dans le coin, qui t'éponge le front si t'y vois plus rien, qui te donne des conseils, qui t'encourage pour que tu ailles une bonne fois pour toutes botter le cul à tes démons. Qui sont juste là, de l'autre côté, en face de toi.

Mais là, il ne parle pas de sa relation actuelle, c'est beaucoup trop frais pour se projeter.

Un temps.

On lui dit qu'on est d'accord finalement, que l'amour c'est le carburant de la machine à botter le cul à la vie?

Si vous voulez nous dit-il. Il s'impatiente. C'est bientôt fini vos questions? C'est que j'aimerais bien profiter un peu de ma pause.

Il est prof dans le lycée à côté, et les cours ne devraient pas tarder à reprendre. En off, on le remercie et le laisse tranquille.

Séquence 31

Plan sur cette boutique/ce bureau, ou lieu du même acabit. Toujours les mêmes règles quant à ce type de plan fixe théâtre d'une voix off.



Espace transport, Allée brancas, Nantes

Voix off : "D'abord, certains.es ont pété la vitrine. D'autres ont accroché un crochet au grilles anti-émeute, et une cinquantaine de personnes tirent sur la corde afin d'ouvrir un passage. Pendant ce temps, on est cent, peut-être deux cent à leur lancer des cailloux et à tirer des feux d'artifice. Ça dépave ça et là. Je suis avec ma sœur. On est hilares. Bien que stressés sous nos masques. Le passage est désormais ouvert. Les flics face à nous. Je perds ma sœur de vue. Je suis tout seul. Le matos de la boutique est maintenant sorti sur le trottoir."

Comme précédemment, dans le silence, apparition d'images d'archives totalement décontextualisées. Toujours très fragmenté et riche d'endroits et de personnages différents, le montage laisse cependant entrevoir une fête comme colonne vertébrale du montage du fragment.



"Je vois un ordinateur. Je m'en saisis. Me revient de je-ne-sais-où ce mouvement appris en sport, au collège. Celui du lancer de disque. A l'époque j'étais très mauvais. Aujourd'hui, on va voir. Je m'exécute, tourne sur moi même et lance l'ordinateur de toutes mes forces. J'ai l'impression de danser. Je me sens tellement léger. Dans mon fantasme, il s'écrase héroïquement sur la gueule d'un des flics. Dans les faits, je pense qu'il tombe piteusement à trois mètres de moi. J'ai pas progressé depuis le collège. Qu'importe. Je viens de braver mes phobies d'impulsion - celles qui te tétanisent à l'idée de faire du mal à autrui malgré toi. Là je fais du mal et volontairement. Je me sens vivant. Et dans ma tête, comme contrepoint au vacarme des grenades assourdissantes, il y a quelque chose que je ne pensais jamais atteindre : le silence."

Séquence 32

A l'image, des archives familiales sont étroitement enlacés avec diverses archives historiques présentant différents pans obscurs de l'histoire de France. Le montage est extrêmement travaillé, saccadé et hypnotique, dans le but d'effacer la démarcation entre ce qui relève de l'un ou l'autre type d'archive.

Voix off : "Mes images ne viennent pas de nulle part. Mes pensées racistes ne viennent pas de nulle part. Mes insultes misogynes ne viennent pas de nulle part. Mes condamnation homophobes ne viennent pas de nulle part. Affronter la souffrance qui leur est liée, c'est les détricoter. Les comprendre. Ce n'est pas qu'un symptôme que l'on traite, c'est la manifestation de la grande Histoire, l'examen approfondi du double fond de la valise."



Paris, 17 Octobre 1961

Voix off : "L'idée, c'est pas de se défausser sur la société comme si elle était responsable du Toc. L'idée, c'est plutôt qu'elle s'est manifestée à toi dans le Toc la société. Et qu'elle pue de la gueule. Freud dit que t'es condamné à une vie pauvre, atrophié et rigide. Moi j'ai l'impression d'une richesse, celle de feuilleter mes Tocs comme tous ces bouquins que j'aurais aimé être en capacité de lire."



Colonisation française au Gabon

Voix off : « J'avais découvert la vie en pensant que mon doigt était une baguette magique qui me permettait, en comptant jusqu'à cinq, de juguler dangers et questions. Maintenant que j'avais appris à faire appel moins souvent à la baguette, je me retrouvais dans le même temps avec la sensation d'être à côté du monde. Ainsi, renoncer à la magie du toc a nourri la sensation de rupture avec ce monde là. A moins que ce soit l'inverse. Toujours est-il que j'ai l'impression d'avoir fait allégeance à une lutte, à des luttes, à la lutte. Que retrouver le cours normal des choses, ce serait se trahir. Qu'oublier ce que j'ai croisé de pas beau dans l'absurde ce serait me trahir. Et qu'il s'agit de pas lâcher l'affaire »



Femmes tondues et violentées à la libération

Séquence 33

Retour dans le cabinet du psy.

Le psy trône toujours dans le même cadre impassible.

Le psy, à la caméra : "Alors?"

Il cherche dans l'espace autour, attend une réponse de la voix off.

Le psy : "Alors??"

Silence.

Le psy : "Je vous ai dit que j'avais un fils? Ah ça, il nous a surpris. On le pensait parti pour une vie toute tracée, et ça s'est pas passé comme prévu. Il est parti vivre en Malaisie, il y est traducteur. Il a eu deux enfants là-bas."

La voix off : "Ah bon?"

Le psy : "Et tiens, je vous ai dit que moi aussi j'avais traîné avec des gauchistes à la fac. Bon, il y en avait qui étaient franchement bas du front, mais y'avait des gens intéressants aussi... Le trotskisme était à la mode à l'époque, c'est dire que ça remonte..."

Le psy est plus loquace que dans les scènes précédentes, doux et apaisant. Il semble amadouer la voix off qui s'était retirée, pour la faire revenir, pour renouer le lien à elle. Elle, la voix off, se laisse amadouer progressivement et revient dans l'espace sonore, sur la pointe des pieds, comme séduite à nouveau mais craintive de ce qui l'attend.

La voix off (visiblement émue et très fébrile) : "Et c'était aussi le cas à votre époque, de croiser autant de filles qui ont vécu des violences sexuelles?"

Là le psy se redresse sur sa chaise, comme s'il prenait la mesure d'un enjeu, et entame un dialogue intense avec la voix off. Il pose son stylo et se concentre intensément sur le dialogue. Celui-ci est rythmé et l'interaction entre la voix et le psy précise.

Le psy : « Vous savez, moi non plus, je suis pas fier d'être un homme. »

Un temps passe. Assez long.

La voix off : "Et puis franchement, parfois je me demande : si ce serait pas plus simple si j'essayais pas toujours et à tout prix d'être à côté de tout, si j'arrêtais d'être aimanté par la colère et ses marges. Si les choses auraient pas été différentes si je m'étais contenté de ce qui était prévu, et j'étais marié, avec un boulot, une femme, une baraque et des mômes".

Le psy : « Oui, mais vous vous feriez chier... »

Voix off : « Et puis j'en peux plus parfois, de ces images odieuses, toutes ces meufs qui baisent dans ma tête... »

Le psy (hilare, moqueur et complice) « Mais j'espère qu'elles s'éclatent à baiser toutes ces filles. Qu'elles prennent leur pied! Et puis vous savez, les gens baisent, ça s'appelle la vie. Et puis baiser c'est comme manger, dormir ou chier, c'est physiologique. Faire l'amour, c'est autre chose... »

De derrière la caméra, j'arrive et m'assoie devant le psychiatre. A partir de ce moment-là, notre échange est capté en champ/contre-champ. Le son devient du in du décor et nos voix sont captés à la perche mais aussi par le micro d'ambiance qu'il y a sur le plateau. Pour spatialiser notre échange comme "petit" dans un grand espace. Nous dialoguons tous les deux, face à face, dans un temps suspendu, solennel et doux. La lumière bascule tout doucement, quittant l'éclairage "ciné" pour retrouver un éclairage à mi chemin entre les néons et la lumière ciné, entre l'espace de la fiction et l'enjeu documentaire qui se joue dans ce hangar.

Voix off : « Pas plus tard que cette semaine, j'ai eu la peur panique de devenir homosexuel, impossible de penser à autre chose, j'ai grave buggé et j'ai dû accomplir plein de rituels...»

Le psy (joyeux) : « Ben c'est normal de se poser la question, et puis c'est un tabou, donc c'est intense. (il rit) Vous verriez les pères de famille cathos bien sous tout rapports qui passent ici, ce qu'il me racontent sur leur jardinier ou leur petit stagiaire, j'en entends des pas tristes ! »

Voix off : " Mais moi je comprends pas, comment je peux arriver à me penser comme quelqu'un de bien alors que je ressasse des horreurs toute la journée "

Le psy : " Vous verriez les gens qui sont assis à votre place, les motivations de merde, mesquines et petites qu'ils ont dans la vie. Y'en a qui réfléchissent pas bien loin. Par rapport à eux, vous, tout va bien. "

Voix off : "J'ai pas forcément besoin d'entendre que je suis quelqu'un de bien hein, c'est pas ça l'enjeu. Je veux piger. Pff... l'autre fois, j'ai vu des gens se marcher dessus pour accéder aux soldes d'une boutique de fringues. Il y a même eu des blessés. C'est eux les tarés non?"

Le psy acquiesce. En levant les yeux aux ciel, las.

La lumière s'éteint, comme pour une fin de pièce de théâtre.

Voix off : "Je lui ai beaucoup raconté. Comme à personne. Ce que j'ai vécu, ce que j'ai espéré, ce que j'ai tenté pour avancer. Il m'a aidé à distinguer là où était la maladie, et là où était notre lot à tous et toutes, en tant qu'êtres humains. Du coup, il m'a fait relativiser. Il m'a dit des trucs qui sont encore aujourd'hui des talismans. On s'est apprécié, je l'ai senti. Sept ans, tout de même. Et une connivence politique, pour sûr. Moi je cherchais un peu l'autorité, alors je l'ai provoqué, sur la défonce, le vol, les manifs. Je lui passais des brochures hostiles à la psychiatrie. Je lui racontais ma connerie comme pour qu'il l'avalise ou la réprovoie. Et il rentrait pas dans ce jeu. Il m'a parlé comme à un adulte, et chez lui, parfois, je suis devenu ce que je suis."

Un temps, long, dans le noir du décor.

La lumière se rallume, très dirigée, juste sur le visage du psy. Il est curieux et gêné, et tousse, comme pour se faire remarquer et interrompre la voix off.

Le psy : « Dites, quand vous volez dans les magasins, vous faites comment pour pas vous faire pincer? »

Séquence 34

Avec Lucie. Toujours avec le même dispositif de cadavre exquis filmique. Filmant tour à tour, nous parlant à nous-même sans être à l'image, seuls avec la caméra. La seule contrainte commune dans laquelle nous nous inscrivons est de filmer cette partie de la maison qui n'a ni toi ni mur, et où la végétation est en friche.

Il n'y a d'autre son que le léger souffle de vent alentour et le silence environnant la maison.

Je parle. Je suis quelque peu effrayé par le taf qu'il y a pour rendre tout ça habitable. Pour pouvoir y vivre. Et puis avec tout ce qu'il y a à faire par ailleurs, comment trouver le temps d'y construire une place pour toi et pour moi. En allant plus loin, comment accepter d'habiter ce qu'il faut d'abord détruire. Et puis comment faire fi des plaies qui vont de pair avec le fait de vivre au milieu des ronces.



Les ronces ça ne fait pas peur à Lucie. Ce dont elle a peur, c'est des portes. Celles qu'on entrouvre plus qu'on ne les ouvre. Par peur que ça bouge tout. Par peur du froid, des courants d'air qui emportent tout. Pourtant, elle le sait bien, que ça la fatigue de rester le dos collé à la porte. Elle se demande, quelles portes condamner et lesquelles faire sauter. Pour que ça reste ouvert. Une bonne fois pour toutes.



Je pars de l'expression "ouvert aux quatre vents". Je me demande si la personne qui a inventé cette expression pensait à quatre vents différents, qui auraient chacun des spécificités. Comme des mousquetaires. Je dis que j'aimerais bien qu'on s'invente une vie ouverte aux quatre vents. Je pondère : ça va être du taf, c'est sûr. Mais maintenant qu'on est bien lestés, il n'y a plus de risque de disparaître dans un souffle.



Pour Lucie, le souffle, c'est l'autre qui l'amène. Celui que t'accueille. Et qui t'accueille en retour. Elle dit s'être battue et se battre encore pour faire de la place à l'autre. Et que c'est pas gagné. Filmant un pan de mur, elle dit qu'il y aura peut-être la place ici pour lui ou elle. L'autre. Même si elle sait pas encore très bien quelle place il prendra. Elle dit que c'est ça la bagarre : construire une place à l'autre au milieu des ronces.

Séquence 35

A l'écran, une échographie.



Silence total.

Voix off : "Tu n'existes pas encore, t'es même pas en route à vrai dire, et pourtant t'es déjà bien présent dans nos deux têtes. Le désir est puissant, même si je me fais pas plus fort que la nature. On verra bien. En attendant, rien que le fait de te vouloir avec nous m'interroge. En surfant sur l'internet, et au gré de mon parcours, j'ai lu ça et là, que le Toc, ça pourrait bien être en partie héréditaire. Et puis j'ai pas eu besoin de le lire pour le voir, que dans ma famille, le fil de l'angoisse nous relie. Celle qui pourrait bien être ta mère n'est pas en reste, avec ses trois bouffées délirantes que certains psy définissent comme une preuve de schizophrénie. Des fois, en rigolant, on se dit que, peut-être, tu te prendras pour le messie et que ton principal pouvoir ce sera de compter jusqu'à cinq. Des fois, en rigolant moins, je redoute qu'à 18 piges, tu viennes me dire en pleurant que tu penses tout le temps aux mêmes choses. Le seul truc dont je suis sûr, c'est qu'avoir été aimé, même trop, même maladroitement, me permet d'aimer à mon tour aujourd'hui. Alors on te promet triple ration d'amour, de soutien et de compréhension, que tu sois toqué ou schizo. Ou rien de tout ça. Ou tout autre chose. Et puis d'ores et déjà, en parlant aujourd'hui de tout ça, ce que je souhaite par dessus tout, c'est te faire de la place."

Séquence 36

Un enfant, disserte sur la vie au milieu d'un parc public. Ça piaille tout autour, d'autres enfants jouent. Pourtant, imperturbable et pédagogue, il explique son point de vue.



Être fou, c'est faire n'importe quoi. Par exemple, c'est sauter dans la piscine sans mettre ses brassards. Ça c'est être fou. Ou bien encore crier de toute ses forces dehors, alors qu'il y a personne dehors. Ça aussi c'est être fou.

Pourquoi on est fous? lui demande-t-on.

Il poursuit. Concentré. Par exemple, quand tu cries de toute tes forces dehors, c'est que tu es en colère. Tu peux en avoir marre de l'école, des parents, ou des autres enfants dans la classe. Et tu cries parce que tu peux pas leur parler à tous, c'est trop compliqué.

Il regarde ailleurs, les autres enfants et le bateau juste derrière lui. Un temps.

Du coup, comme t'as crié, souvent tu finis au coin. Et là, comme tu peux regarder que le mur, du coup, tu réfléchis. Et ça dure longtemps. Et au bout d'un moment, tu peux revenir, parce que t'es plus calme.

Tu as réfléchi à quoi quand tu étais face au mur?

Tu as réfléchi dans ta tête. Je sais pas moi... A comment dire que tu es en colère sans finir au coin. A pourquoi tu es en colère. Lui, une fois, il nous dit qu'il a eu de la chance : la maîtresse l'avait mis au coin, mais au coin, il n'y avait pas un mur, il y avait une fenêtre.

Alors même s'il était puni, il s'est raconté des histoires en regardant les nuages.

Séquence 37

Dans le même type de décor que lors de la séquence de relaxation (Séquence 13). Je suis assis sur un rocher, au loin, dans un plan large. Un plan fixe, suivant les mêmes principes et tons, que tous les autres précédents plans fixes sur des lieux.

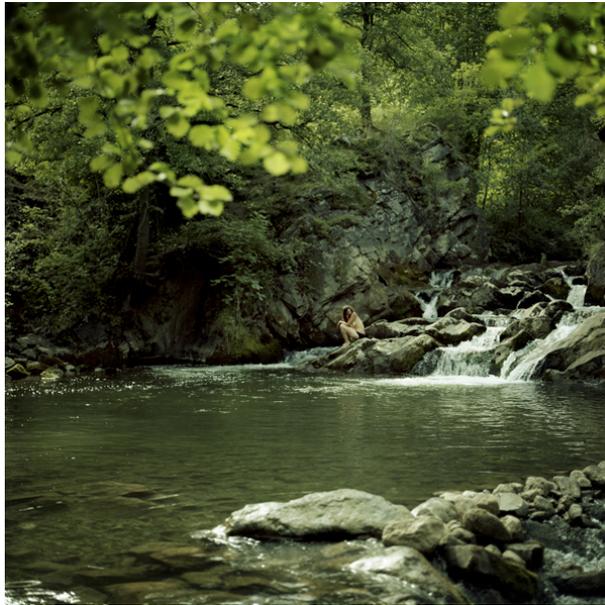


Photo de Lise Lacombe

Même si la caméra est loin de l'endroit où l'eau coule sur les rochers, le bruit de cette même eau est très proche. Tous les bruits "de la nature", vent dans les arbres et autres craquements, sont hypertrophiés, proches, au premier plan.

Dans le même temps apparaît une voix, qui n'est pas traitée comme la voix off. Elle n'est pas au premier plan, elle est anarchique et mélange de l'intelligible et du non intelligible.

Voix : « Connard de pute de salope (...) Connard de chien de merde (...) Ta gueule ! (...) 1 2 3 4 5 1 2 3 4 5 (...) Faut que je me flingue (...) Crouille de merde, tous des voleurs (...) Je suis sûr qu'ils se sont posés là, et qu'ils baisent (...) Baiser un gosse, mais le frapper avant (...)

Un combat s'engage dans le son, entre le "son de la nature", apaisé, et la voix, qui elle, s'excite, éructe. Ne reprend pas sa respiration et bégaye parfois. Le combat n'est pas binaire : quand le volume de l'un monte, l'autre ne baisse pas mécaniquement. C'est une mêlée, entrelacée, une fusion des deux univers sonore, parcourue de décharges. Une négociation. Un canevas complexe entêtant, hypnotique.

Voix : Saloperie de noir de merde (...) Ta gueule (...) Non, ça peut pas être agréable, pense à truc un désagréable (...) Tiens je boufferais bien cette merde de chien (...) Lui, il va me planter un couteau, c'est sûr (...) Et là, elle baise comment? (...) Pd de juif (...) C'est pas bien c'est pas bien c'est pas bien (...) C'est la foire aux salopes par ici (...) Saloperie d'handicapé de merde, bien fait pour ta gueule!»

Progressivement et calmement, le son de la nature prend le dessus. Pour autant les ruminations ne disparaissent pas. Bien plutôt, elles semblent trouver leur place.

Je me couche sur le rocher, les bras derrière dans la tête.

On entend désormais le son de la nature et les ruminations, dans un équilibre, et selon des motifs plus calmes et réguliers. Les ruminations sont à la limite de l'intelligibilité, lointaines, mais elles restent présentes pour autant. Elles coulent avec la même régularité que la rivière.

Passage au noir
